

**JOUGLA Gabriel Georges**  
**20 ans**  
**Cultivateur**



**Soldat au 104° RI**  
**MPLF Le 26 novembre 1916**  
**à Douaumont-Verdun (Meuse)**  
**Eclat d'obus à la tête**

**Inhumé au cimetière de Bevaux tombe 38**



***Médaille Commémorative Française de la Grande Guerre***

***Médaille de la Victoire***



**Le soldat** : Incorporé au 63° RI en avril 1915, passé au 104° RI en septembre 1916.

MPLF le 26 novembre 1916 par blessure reçue aux tranchées devant Douaumont, Meuse, éclat d'obus à la tête.

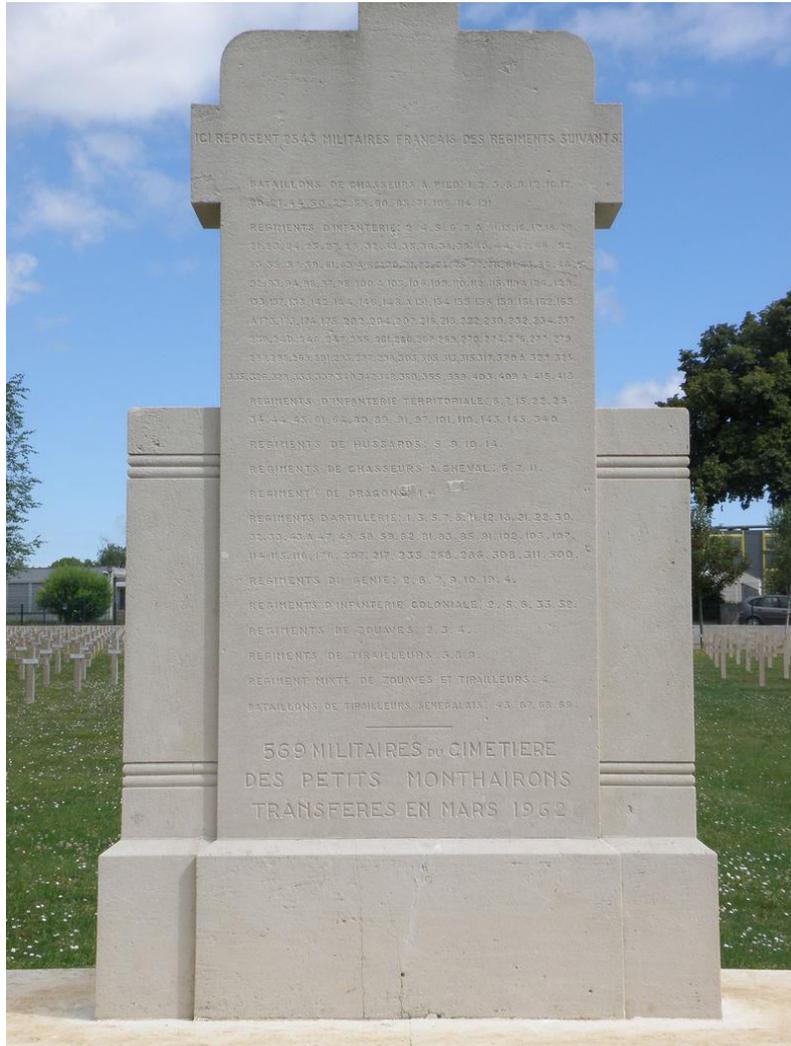
**Sa famille** : Né à Luzech à Combe Poujade, le 28 décembre 1896, fils de Jean Paul Jougla et de Marie Emilie Lacombe, propriétaires cultivateurs.

Il avait les cheveux blonds, les yeux bleu clair, un visage ovale et mesurait 1m 68. Il était célibataire.

**Le 26 novembre 1916 au 104° RI** .....Journée calme, tirs de harcèlement habituels, Tirs par surprise sur le Ravin des 3 cornes.  
Pertes: 3 tués, 7 blessés.

\*\*\*\*\*

wikipedia 



\*\*\*\*\*

63<sup>e</sup> régiment d'infanterie

Source : Collection B.D.I.C. 

Extrait

Chapitres III à VI

Éditeur militaire Henri Charles-Lavauzelle – Paris

**LE SECTEUR DES ATTAQUES : REGNIEVILLE-EN-HAYE ;  
LE BOIS MORTMARE – LE DUR PRINTEMPS DE 1915 EN LORRAINE**

**(avril – mai 1915)**

Le régiment, relevé en Lorraine, où il reçoit l'ordre d'attaquer, pour le 3 avril, dans le secteur de Regniéville, qui s'étend entre le bois Le Prêtre et le bois de Mortmare, au cœur de la Haye mamelonnée, humide et boisée. Ce secteur, jusqu'alors extrêmement calme, vient de se ranimer : une série d'efforts localisés sont tentés pour réduire la hernie de Saint-Mihiel, depuis le bois Le Prêtre jusqu'aux Eparges. Le 63<sup>e</sup> à droite, le 78<sup>e</sup> à gauche, doivent, « avec une extrême violence », s'emparer des avancées de Regniéville.

Le 3 avril, à 7 heures du soir, la préparation d'artillerie achevée en dix minutes, les trois compagnies de tête du 2<sup>e</sup> bataillon (Pénavayre) sautent dans la tranchée ennemie. Le 7<sup>e</sup> ramasse 12 prisonniers. Une heure après, on enlève le second objectif. Même avance sur la droite, où le 3<sup>e</sup> bataillon (Bonnal trouve les lignes évacuées.

On s'organise toute la nuit, mais le travail de raccordement avec l'arrière avance peu, la roche étant très dure et tout le terrain battu. Le 4, à la nuit tombante, la 10<sup>e</sup> et la 12<sup>e</sup> exécutent, avec le même élan que la veille, un nouveau bond sur la droite, entre Regniéville et Fey-en-Haye.

L'attaque du 5, qui doit faire brèche dans le système entre Regniéville et le bois de Frière, et qui a été dévolue au 107<sup>e</sup>, est assignée, en dernière heure, au 63<sup>e</sup>, malgré la fatigue excessive de trois journées de travail et de combat sous la pluie. Après deux heures de préparation, les 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> compagnies, à 10 heures, sortent de la tranchée et viennent se jeter sous un feu violent de mitrailleuses, qui les décime au départ, sur des réseaux intacts. Le 3<sup>e</sup> bataillon s'est élancé lui aussi. La 10<sup>e</sup> a trouvé une brèche, s'y est engouffrée, section par section, et a engagé le corps à corps avec les Allemands qui contre-attaquent avec des effectifs supérieurs. Une partie de la 12<sup>e</sup> la rejoint. Les deux unités méritent, par leur héroïsme, d'être citées à l'ordre de l'armée :

*10<sup>e</sup> compagnie du 63<sup>e</sup> R. I.* — Conduite par les trois officiers, les sous-lieutenants ROUSSELOT, ÉVRART et DUBUT, a franchi le 5 avril, sous une grêle de projectiles, un glacis d'environ 200 mètres, a traversé trois réseaux de fil de fer ennemis et a pris pied dans la tranchée allemande.

*1<sup>re</sup> section de la 12<sup>e</sup> compagnie.* — Le 5 avril, à la suite de son chef, le lieutenant GRANIÉ, est partie avec le plus bel élan à l'attaque de tranchées très solidement organisées ; malgré un

feu violent, s'est maintenue sur la position conquise où elle a perdu les trois quarts de son effectif.

Après une longue journée sous les bombes, le régiment relevé, ayant perdu 15 officiers, parmi lesquels le commandant YMONET, tué en montant le premier sur le glacis, et 500 hommes.

Après quelques jours de repos, le régiment, reconstitué, est mis à la disposition d'une division d'attaque du 31<sup>e</sup> corps d'armée, chargée d'opérer contre les positions ennemies au nord du village de Flirey. Le nouveau secteur est en mauvais état et très agité.

Le 5 mai, à 7 heures, le 1<sup>er</sup> bataillon attaque après une courte et excellente préparation d'artillerie. La 2<sup>e</sup> compagnie (lieutenant MOHR) enlève la première ligne de tranchées et anéantit ses défenseurs. Le lieutenant CÉLÉRIER, avec la 3<sup>e</sup> compagnie, dépasse, dans son élan, les objectifs assignés et fait des prisonniers. Il est blessé grièvement, mais ses hommes se maintiennent sur le terrain conquis. Trois fois dans la journée, les Allemands tentent d'enfoncer les barrages à la grenade ; ils sont repoussés et les positions restent entre nos mains. C'est un « succès caractérisé », selon le mot du communiqué ; il nous a causé des pertes relativement peu élevées : 56 morts et 130 blessés<sup>1 (1)</sup>.

Le régiment tient encore pendant six semaines, sans incidents notables, le secteur de Flirey, où la lutte s'est apaisée, puis il est transporté dans les environs d'Amiens, où il passe, avec la division, à la X<sup>e</sup> armée.

#### IV.

### EN ARTOIS — L'OFFENSIVE DU 25 SEPTEMBRE LA GUERRE DE MINES ET LA LUTTE A LA GRENADE

(Juillet 1915 – Mars 1916).

Après un mois très agréable de repos à Rubempré, le 63<sup>e</sup> se rend, par camions automobiles, dans la région de l'ouest d'Arras. Le 1<sup>er</sup> août, il s'installe dans le secteur de Roclincourt, à cheval sur la route d'Arras à Lille. Il va l'occuper pendant huit mois. Il y méritera le renom de régiment « tenace et résolu » qui lui sera reconnu officiellement à la fin de la guerre.

Les trois bataillons accolés tiennent un front de 1.200 mètres : la ligne avancée est distante de 20 à 200 mètres de l'ennemi ; on se touche presque par endroits. La ligne de soutien, à peine amorcée, est achevée par nous en huit jours. En avant, le chaos de craie et de boue retournée où est retranché l'ennemi va buter contre la crête de Thélus, qui barre la route du bassin de Lens. Le secteur est, par excellence, le secteur des mines. Une lutte sévère se poursuit entre sapeurs français et allemands. Huit fois en six semaines, les Allemands font sauter la mine et tentent de détruire notre première ligne. Le régiment a la chance de s'en tirer sans accidents graves. Il peut ainsi achever d'importants travaux, pousser en avant une vingtaine de sapes et les relier par une parallèle de départ.

---

<sup>1</sup> Se sont distingués : les lieutenants GOBARD, RANDOUX et KOLB (Bernard), les adjudants RAFFIER et TALLET, le sergent RIPPE, les soldats GOURY, MOREAU et VIGIER (Pierre).

C'est la préparation de la grande offensive. Un rôle important est réservé au 63<sup>e</sup>. Il attaquera en tête de la brigade, ses trois bataillons accolés, échelonnés en quatre vagues de six pelotons chacune. L'objectif premier est la tranchée du Paradis, dont la conquête permettra l'attaque ultérieure de la crête 132 et des bois de Farbus. L'attaque devra avoir « le caractère d'une ruée ». Le travail de notre artillerie dure huit jours : il est formidable.

Le 25 septembre, à midi 25, toutes les vagues s'élancent dans un ordre parfait. A l'aile gauche (1<sup>er</sup> bataillon), les deux premières gagnent la ligne ennemie (tranchée des Punaises), devant laquelle tombe le commandant BONNAL. Elles repartent, enlèvent la deuxième (tranchée des Cafards), la dépassent et ne s'arrêtent que devant d'infranchissables réseaux demeurés invisibles. Les deux autres vagues nettoient les positions conquises et font des barrages. Mais, aussitôt, de tous les boyaux adjacents, les Allemands débouchent en masse et contre-attaquent à la grenade. Nos hommes, leurs munitions épuisées, résistent avec une énergie prodigieuse pendant deux heures. Tous les officiers sont frappés.

Au centre, même lutte ardente. Le bataillon de droite est tombé sur un réseau à peine entamé. Le commandant BASTON est tué en tête de ses hommes. Quelques fractions franchissent néanmoins la première ligne et se battent jusqu'à épuisement. Deux fois dans l'après-midi, on essaye de reprendre l'offensive. Tous les efforts se brisent contre une barrière de feux opposée par des forces supérieures et sans cesse alimentées.

Dans cette très dure journée, le régiment a perdu 2 chefs de bataillon, 8 commandants de compagnie, 31 chefs de section, un millier d'hommes. Mais il a fait subir aux Allemands de grosses pertes. L'ennemi avait accumulé sur ce point, jugé sensible, la plus grande partie de ses forces engagées dans la région d'Arras, ce qui a permis de remporter, sur ce même front d'Artois, des succès marqués. La journée a été très glorieuse. Il faudrait un long chapitre pour conter les actes de bravoure accomplis le 25 septembre<sup>1</sup>.

La période offensive achevée, le régiment répare les dégâts causés aux tranchées. On pioche ferme et les organisations défensives s'affrontent de nouveau. A la fin d'octobre, la guerre de mines se rallume. Chaque semaine, de part et d'autre, les premières lignes sont bouleversées

---

<sup>1</sup> Ont reçu, avec de très beaux motifs : la croix d'officier, le colonel PAULMIER ; la Légion d'honneur, le capitaine GRENET, les sous-lieutenants CHOUPINAUD et BONNETAUD, grièvement blessés, le sous-lieutenant BRANDIN.

Ont reçu la médaille militaire : les adjudants RAZAT, DUCHEZ, CHAUFFRIASSE, BENOIST du BUIS, les sergents CLOTIN et JEANNICOT, le caporal CHALARD, les soldats BRION et LIGONAT.

Ont été cités à l'ordre de l'armée : les commandants BASTON et BONNAL, les capitaines BARTHÉLEMY, MOHR, PATE, de RAIMOND, les lieutenants MAYS, MÉNIEUX, THAURY, DESCHAMPS, HUGONNAUD, MALET, PERRETTE, MARLEGOUTTE, les adjudants CHARLES, BARBUT, BRUYAS, GAYON, GROS, GUYONNET, JAVAUD, PICARD, le caporal MOREAU (Albéric), le clairon ANDRÉ, le téléphoniste DEREIX, le caporal mitrailleur NICARD, les sergents AUDOUZECHAUD, PASQUET (Paul), les soldats JEUTET, PONTACQ, AUTHIER (Élie).

La 2<sup>e</sup> section de la compagnie de mitrailleuses a été citée à l'ordre de l'armée pour les services qu'elle a rendus sous les ordres du sous-lieutenant DESCHAMPS, « en assurant par son feu la protection de l'aile gauche du régiment. Elle a réussi à s'installer dans les tranchées nouvellement conquises, bien qu'ayant perdu la moitié de son effectif ». Au tableau d'honneur du 63<sup>e</sup>, signalons deux noms consacrés par cette journée : celui du lieutenant MÉNIEUX, fait officier de la Légion d'honneur à 24 ans, mutilé au cours de la bataille, officier exceptionnel par son sang-froid et sa bravoure ; celui du sous-lieutenant MALET, tué en montant à l'assaut, professeur au lycée Louis-le-Grand, engagé volontaire à 52 ans.

par de puissants fourneaux de mine, et des combats sévères se livrent autour des entonnoirs. La journée du 14 novembre est mémorable entre toutes. Dans la « région des entonnoirs », deux mines sautent et les Allemands attaquent. Superbes d'audace, les grenadiers des 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies, debout au barrage 67, repoussent trois assauts<sup>1</sup>.

Un abominable temps « pourri » rend à nos hommes la vie extrêmement pénible, mais ramène en secteur un calme presque absolu en décembre et janvier : c'est la trêve de la boue. Il n'y a, de part et d'autre, à lutter que contre l'envahissement de la fange. Le 28 décembre, le régiment, appuyant sur la gauche, prend le secteur du Labyrinthe et le garde tout d'abord sans incidents.

Vers la fin de janvier, le secteur se ranime : les Allemands cherchent à reprendre leurs anciennes positions. Le 25, trois compagnies des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons appuient heureusement une contre-attaque du 78<sup>e</sup>. Les semaines de février sont des plus agitées : bombardements incessants et nombreuses explosions de mines. Devant la tranchée 6, au Labyrinthe, les 14, 17 et 26 février, des cratères s'ouvrent, et nos grenadiers font merveille<sup>2</sup>.

Le 5 mars, le régiment abandonne le secteur de l'Artois, cédant la place aux Britanniques, qui relèvent le 12<sup>e</sup> corps ; après deux semaines de repos dans l'Oise, la division s'embarque pour Verdun.

## VERDUN

(Avril – Juin 1916).

Le 6 avril, le régiment s'installe dans le secteur de Bras, improvisé au cours de la bataille et à peine dégrossi. La ligne avancée, bien aménagée, court sur les pentes sud de la côte du Poivre, sur la rive droite de la Meuse. Elle est tenue par deux bataillons, qui ont chacun une compagnie et la mitraille en soutien, dans des ouvrages rudimentaires. Pas de véritable boyau de communication.

Le 9 avril, une offensive générale ennemie, d'une violence extraordinaire, se déclenche sur un front de 25 kilomètres. Tandis que la bataille se développe sur la rive gauche, l'Allemand entame une prodigieuse préparation sur les lignes de la rive droite, le village de Bras et la côte de Froideterre, derrière laquelle est massée l'artillerie française. L'attaque, particulièrement violente à notre gauche, se répercute sur nous et les fantassins ennemis tentent de rejeter le 1<sup>er</sup> bataillon dans le ravin de Bras. Les sections des tranchées de tir sont à leurs postes sous un marmitage terrible. Les Allemands, arrêtés net, rebroussement chemin sous nos feux de mitrailleuses et de mousqueterie. Nous avons 18 tués et 42 blessés.

---

<sup>1</sup> Se sont particulièrement distingués : le sergent REBEYROLLE, les soldats JAMMOT et NICOLLEAU. Le commandant DEWATTRE (2<sup>e</sup> bataillon) est fait chevalier de la Légion d'honneur à l'occasion des heureuses contre-attaques ordonnées par lui le 14 novembre. Les équipes de grenadiers des 7<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies, dirigées avec cran par le sous-lieutenant KALE, les sergents BAUDOT, MAYOUX, MIERMONT et DUBOIS, ont été citées à l'ordre du régiment pour les affaires du 11 octobre.

<sup>2</sup> Se sont distinguées : les sections du lieutenant RECULOT, du sous-lieutenant VILLATE, de l'adjudant LEDOT.

L'effort de l'ennemi, à la fin d'avril et dans la première quinzaine de mai, se porte principalement sur la rive gauche. Mais les bombardements continuent sur notre secteur. C'est la « ration forte » : on subit tous les genres de tir avec de très rares accalmies. Les travaux et le ravitaillement sont extrêmement pénibles. Les relèves sont mouvementées (chaque bataillon, à son tour, va passer quelques journées de repos dans Verdun, à la caserne Jeanne-d'Arc ou à la citadelle). Certains jours, le duel d'artillerie est d'une intensité stupéfiante, notamment du 10 au 14 mai. Jusqu'au 26 mai, le régiment perd, par ces seuls bombardements, une soixantaine de tués et 150 blessés.

Dans la nuit du 25 au 26 mai, le 3<sup>e</sup> bataillon (MAURY) est alerté et chargé de contre-attaquer à l'est de la côte du Poivre, devant le bois de Nawé, où les Allemands se sont infiltrés après avoir repris Douaumont et pénétré profondément dans les lignes françaises.

Au petit jour, la 10<sup>e</sup> compagnie, à gauche, s'empare par surprise de la première ligne ennemie ; la 9<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup>, arrêtées net par les mitrailleuses, s'installent dans un fossé à 20 mètres de l'ennemi. Tout le bataillon, appuyé par la 1<sup>re</sup> compagnie de mitrailleuses, reste cramponné au terrain avec une ténacité merveilleuse. Quand il est relevé, au bout de quarante-huit heures, il a perdu 7 officiers et 132 hommes. Mais la progression inquiétante de l'ennemi a été arrêtée<sup>1</sup>.

Le reste du régiment, revenu en ligne le 31 mai, continue à montrer de l'endurance et de la bravoure sous les bombardements.

Le 23 juin, quelques heures avant de partir pour la région de Saint-Dizier, où le 12<sup>e</sup> corps est mis au repos, l'état-major du régiment, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons sont alertés à la citadelle de Verdun et mis en route vers la côte de Froideterre. L'ennemi, dans une nouvelle et formidable poussée, a réussi à s'emparer de l'ouvrage et de la ferme de Thiaumont. Les 24 et 25 juin, nos bataillons mènent deux brillantes attaques qui font gagner à la ligne française 400 à 500 mètres en profondeur. Ils ramènent une vingtaine de prisonniers et délivrent des blessés français demeurés aux mains des Allemands dans les précédents combats. On est arrivé en contact immédiat avec l'abri 119 et le petit bois Carré. Le feu des mitrailleuses ennemies est très nourri. Les Allemands sont supérieurement approvisionnés en grenades.

Les 26, 27 et 28 juin, la lutte continue, tout à fait pénible, sous les rafales incessantes de l'artillerie ennemie. A plusieurs reprises, de gros renforts allemands sont pris sous le feu de nos mitrailleuses. En fin de compte, l'ennemi subit des pertes très élevées et renonce à pousser son attaque. Les hommes s'organisent sur les positions conquises dans les trous d'obus et y tiennent magnifiquement pendant six jours et six nuits, bravant le marmitage, la faim, la soif et l'extrême fatigue. Ce beau fait d'armes, qui a coûté aux éléments engagés la perte de 11 officiers, 5 chefs de section et 271 hommes, a valu aux 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons les félicitations du général commandant le 12<sup>e</sup> corps d'armée. Le 30 juin, le régiment est relevé, transporté dans la zone de reconstitution du corps d'armée et bientôt embarqué vers le Tardenois.

---

<sup>1</sup> Se sont fait particulièrement remarquer : les capitaines PETIT-GÉRARD et TEXIER, le soldat MATHIVAU.

## VI.

### LES SECTEURS TRANQUILLES DU SOISSONNAIS

(Juillet – Septembre 1916).

Du 8 au 21 juillet, le régiment occupe, avec un bataillon, une partie du secteur de Soissons. La ligne enveloppe le faubourg Saint-Christophe sur la rive gauche de l'Aisne, avec des postes de guetteurs poussés dans les prairies jusqu'au bord de l'eau. La ville et le secteur jouissent d'une longue accalmie. Les abris sont confortables ; la sécurité est presque complète. Ce secteur de tout repos est particulièrement apprécié par les hommes après la tourmente de Verdun. Rien à signaler qu'une embuscade manquée pour surprendre une sentinelle allemande de l'autre côté de l'Aisne.

Bientôt transporté au nord de Fismes, le régiment s'établit face au Chemin-des-Dames, sur la bordure du plateau de Craonne. Du 24 juillet au 21 septembre, il y tient les lignes devant Troyon et Vendresse. Pendant ces deux mois d'un été magnifique, il y goûte les petites douceurs bien méritées d'un secteur « figolé ». Les tranchées sont solides et profondes. On vit à l'aise et on dort tranquille dans les grottes creusées sous la falaise dont les pentes verdoyantes offrent, le jour, un asile impénétrable aux vues de l'ennemi.

Pas d'attaques sérieuses. On jouit d'un calme relatif. Cependant, à certains jours, les deux adversaires cherchent à se faire du mal au moyen de l'artillerie de tranchée et tentent des coups de main l'un sur l'autre. Le crapouillotage est parfois intense.

Le 3 août, vers 7 heures du soir, après l'explosion d'une mine dans le quartier est et des rafales nourries de torpilles, les Allemands tentent un coup de main sur la 9<sup>e</sup> compagnie. Arrêtés par nos tirs de barrage, ils recommencent deux heures après et réussissent à pénétrer dans nos tranchées. Après un violent corps à corps, l'ennemi est rejeté, laissant des cadavres sur le terrain et un prisonnier entre nos mains<sup>1</sup>.

Suit une période de calme, avec bombardements modérés et inoffensifs, coupée par quelques accès de nervosité de l'ennemi. Les 15 et 21 août, l'ennemi semble procéder à des coups de main par de violentes préparations aussitôt contrebattues énergiquement par notre artillerie.

Le 21 septembre, la 23<sup>e</sup> division est relevée. Le régiment va passer un mois au camp de Poilly, près de Ville-en-Tardenois, où l'instruction de la troupe est reprise. Le 20 octobre, il se met en marche vers l'ouest par la vallée de la Marne. Il rejoint par voie de terre, en quatre jours (c'est la marche des 100 kilomètres), la zone de III<sup>e</sup> armée (région de Crépy-en-Valois). Après une semaine de repos à Nanteuil-le-Haudouin, le 3 novembre, la division, passant à la VI<sup>e</sup> armée, s'embarque en chemin de fer pour la région de la Somme.

Le 30 novembre, le 63<sup>e</sup> est installé dans le secteur de Biaches.

---

<sup>1</sup> Les soldats VILLEMONT et MERLE ont fait l'admiration de tous par leur courage et leur sang-froid. Nous avons eu 5 tués et 12 blessés.

## Le soldat JOUGLA, Gabriel Georges est affecté en septembre 1916 au 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

\*\*\*\*\*

Source : Collection B.D.I.C. [🔗](#)

Imprimerie du Progrès, A. FELIX

17 avenue de la Gare

Sartrouville (Seine-et-Oise)

1920

Chapitres VIII à

### 104<sup>e</sup> Régiment d'infanterie

#### VIII

#### De la Champagne à Verdun

(29 septembre 1915 – 1er septembre 1916)

L'offensive de Champagne a été une victoire incontestable. Si, à gauche du front d'attaque, du côté d'Aubérive, la ligne allemande a résisté, à droite vers Saint-Souplet, les positions ennemies ont été fortement ébranlées : 20 000 prisonniers, 150 canons sont tombés dans nos mains, et la cavalerie française, sabre au clair, s'est élancée, un moment, dans la brèche de Somme-Puy.

Aussi, le 29 septembre, le régiment peut-il fouler aux pieds le terrain reconquis des bois de la Raquette et du Volant où le commandant Martin tombe mortellement frappé.

Le 1<sup>er</sup> octobre, les bataillons sont au camp de Châlons. Le 2 octobre, ils prennent les tranchées à l'est d'Aubérive, où ils exécutent des travaux d'aménagement. Le 4, tout le régiment retourne à Mourmelon. Le 6, il relève le 53<sup>e</sup> R. I. en avant et à droite du bois Durnerin. Le 8 octobre, le 104<sup>e</sup> est en réserve et procède à des travaux de seconde ligne. Le 11 octobre, il cantonne à Mourmelon-le-Grand. Le 14, il remonte aux tranchées devant le Mont-Sans-Nom. Le 19, il subit un violent bombardement par obus toxiques, tandis qu'à gauche, une vague de chlore déferle sur le III<sup>e</sup> territorial.

Le 28 octobre, le 104<sup>e</sup>, relevé par le 30<sup>e</sup> dragons, va cantonner à Mourmelon-le-Petit et à Mourmelon-le-Grand. Le 31 octobre, il fait étape à Saint-Etienne-au-Temple. Le lendemain, nouvelle marche sur le Fresne et Moivre. Le 2 novembre, étape à Bussy-le-Repos et Contault-le-Maupas, villages dans lesquels le régiment se repose pendant cinq jours.

Le 7, alerte et départ en camions-autos pour la ferme Araja, à 10 kilomètres au nord-ouest de Sainte-Ménéhould. De là, les hommes vont par une nuit froide, camper sous tente individuelle, dans les bois de la Charmeresse.

Le 8 novembre, les bataillons relèvent le 44<sup>e</sup> colonial devant le bois de Ville, aux lisières du bois d'Hauzy. Un bataillon demeure en observation sur la ligne Montremoy-Malmy ; il couvre une artillerie puissante qui surveille les villages de Servon, Bouconville, Cernay-en-Dormois, les noires forêts de l'Argonne, le bois sinistre de la Gurie.

Dans ce nouveau secteur de Melzicourt, le 104<sup>e</sup> et le 102<sup>e</sup> alternent par périodes de six jours avec repos à Chaudefontaine, à la Charmeresse, et dans les cases canadiennes du bois d'Hauzy.

Le 2 janvier 1916, le régiment est en entier dans Sainte-Ménéhould. Le 4, deux bataillons passent la rive gauche de la Tourbe ; ils défendent Ville-sur-Tourbe en occupant les secteurs de Pruneau et du Calvaire ; un bataillon reste, sur la rive droite, en réserve à Montremoy.

Dès ce jour, le 104<sup>e</sup> et le 103<sup>e</sup> alternent par périodes de six jours, avec repos à Sainte-Ménéhould et Chaudefontaine. La nouvelle position, en regard du bois de Ville, est particulièrement pénible à tenir : les tranchées sont dans le bas-fond marécageux de la Tourbe. Pour échapper à l'humidité glaciale, les hommes logent dans des niches creusées dans des parapets en gabionnades donnant asiles à une multitude de rats chassés aussi par l'eau montante.

Le 11 mars, les cantonnements de repos sont changés : le 3<sup>e</sup> bataillon demeure à Chaudefontaine, mais le 2<sup>e</sup> bataillon est à la ferme de Puise (au sud de Braux-Ste-Cohière) et le 1<sup>er</sup> bataillon, avec les compagnies de mitrailleuses sont à la Neuville-au-Pont et dans les fermes environnantes.

Le 24 mars, le régiment est relevé du secteur. Il va au repos à Dommartin-la-Planchette, Dampierre-sur-Auve et Braux-Ste-Cohière.

Le 31 mars, il retourne à la Neuville-au-Pont et à Chaudefontaine où il reste six jours. Du 7 avril au 26, il reprend le cantonnement de Braux-Ste-Cohière, Dommartin et Dampierre.

Le 26 avril, il remonte en ligne à Pruneau, au Cratère et à l'Arbre-aux-Vaches. La relève, tous les six jours, est reprise avec le 103<sup>e</sup> R. I.

Du 16 au 19 mai, est préparé un coup de main qu'un groupe franc du 3<sup>e</sup> bataillon, conduit par le sous-lieutenant Richard, exécute le 19 : une tranchée allemande est nettoyée, les défenseurs ayant refusé de se rendre.

Le 22 juin, les cantonnements de repos changent de nouveau ; le 1<sup>er</sup> bataillon occupe le Mont-Yvron, le 2<sup>e</sup> bataillon stationne au ravin des Pins et le 3<sup>e</sup> au bivouac de la cote 180.

Le 12 juillet, le régiment appuie à gauche. Deux bataillons sont en ligne en face de Rouvroy, à la Faux, aux Tombes et aux bois Valet, dans le secteur de Maisons-de-Champagne, tenu alternativement par les 104<sup>e</sup> et 103<sup>e</sup>.

Le 16 août a lieu la relève de la 7<sup>e</sup> D. I. par la 8<sup>e</sup> D. I. Les bataillons s'en vont au camp Bravard, à Saint-Jean-sur-Tourbe et au Mont-Yvron, et de là à Herpon et Noirliu où ils sont gardés en réserve jusqu'à la fin d'août.

Le 31 août, le régiment est enlevé en camions-autos pour aller prendre sa part de lauriers à la bataille formidable de Verdun.

Avant de passer aux luttes homériques de Verdun, inclinons-nous devant les tombes du lieutenant de Vanssay, frappé le 17 janvier, du sous-lieutenant Cope, blessé mortellement dans un exercice de grenades, et de tous les autres héros à qui il est difficile de rendre nominalement hommage, si nombreuse est la liste.

IX

**La bataille de Verdun (1916)**

---

**LES ATTAQUES A LA GRENADE SOUS THIAUMONT**

**(septembre 1916)**

Les autos-camions ont conduit le régiment à Moulin-Brûlé. De là, les hommes sont allés cantonner au camp Augereau.

Le 2 septembre 1916, le régiment fait partie du Groupement Mangin et de l'armée de Verdun. Il se rend dans la place forte et occupe la vieille citadelle. Jusqu'au 9 septembre, les bataillons fournissent des travailleurs qui, sous des bombardements quotidiens, renforcent les défenses de la place et aménagent un boyau sur la côte de Belleville.

A partir du 9 septembre, les bataillons relèvent le 315<sup>e</sup> R. I. sur ses positions, devant l'ouvrage de Thiaumont et sur les croupes qui bordent, au nord et à l'est, le ravin des Vignes.

La bande de terrain chaotique, qui constitue notre première ligne, suit la route allant du village détruit de Fleury au fort de Douaumont. Elle dépasse, à gauche, la route de Froide-Terre, serrant de près l'ouvrage de Thiaumont. Les petits postes sont à 150 mètres au-dessous de la route de Fleury à Douaumont, sur la crête militaire qui limite les ravins des Vignes et de Chambitoux. Cette crête, comme l'ouvrage de Thiaumont et le point 1599, dominant les coulées de Chambitoux, des Vignes, des Trois Cornes et de la Dame. Si les observateurs allemands ont des vues dans les ravins des Vignes et des Trois Cornes où se ramassent l'attaque et la défense françaises, les observateurs français ne peuvent découvrir les mouvements ennemis dans les ravins de Chambitoux et de la Dame.

Le commandement donne l'ordre de s'emparer de la ligne des observatoires ennemis. L'objectif du 104<sup>e</sup> est le carrefour 1599 d'où rayonnent, comme une étoile à trois branches, les chemins qui conduisent au fort de Douaumont, à Fleury, et au village de Bras en passant par l'ouvrage de Froide-Terre.

Le 3<sup>e</sup> bataillon (chef de bataillon Marchant) est à gauche, en regard de l'ouvrage de Thiaumont.

Le 1<sup>er</sup> bataillon (chef de bataillon Creusy) est au centre, à cheval sur le chemin qui conduit à la fois à l'ouvrage de Froide-Terre et au village de Bras.

Le 2<sup>e</sup> bataillon (chef de bataillon Tétrel) est à l'extrême-droite.

La ligne des bataillons va du nord-ouest au sud-est. Les grenadiers d'élite ont mission d'escalader les dernières pentes du ravin de la mort, de progresser de proche en proche, de gagner la route de Fleury et d'atteindre le carrefour 1599, d'où nous pourrions apercevoir l'ouvrage de Thiaumont, l'abri Wagner, le fort de Douaumont, le bois Triangulaire, les fonds de Chambitoux, de Bazil et de la dame.

Le combat commence le 12 septembre, à 15 h 15. Les vagues d'assaut des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons sautent de trous d'obus en trous d'obus, arrosant de grenades et de Vivien-Bessières les

cuvettes qui sont devant eux, et où se terrent les grenadiers ennemis. De l'ouvrage de Thiaumont, de la croisée des chemins à 1599, du nord de Fleury, les mitrailleuses allemandes crépitent et déversent sur nos unités un déluge de balles. Un tir de barrage de gros calibre tombe dans le ravin des Vignes, entre les postes des commandants de bataillon et le poste du lieutenant-colonel établi à Maison Blanche. Les grenadiers rampent et progressent jusqu'à 19 h 45, heure à laquelle une contre-attaque allemande se déclenche. Le terrain est disputé mètre par mètre. Les traits d'héroïsme ne manquent pas : le lieutenant Cosmao, de la 6<sup>e</sup> compagnie, avec deux approvisionneurs, attaque à la grenade une tranchée allemande défendue par 32 hommes et un officier ; il tue un allemand qui vient de le manquer, blesse l'officier qui refusait de se rendre, abat 16 défenseurs et ramène les 15 autres ainsi que l'officier.

A la nuit tombante, l'avance réalisée est à peine de quelques mètres et le champ de bataille est semé de cadavres. Les sous-lieutenants Grand, Mouyvet, Caburet, Trempu, Friesen et 53 hommes de troupe ont trouvé la mort dans ce combat.

Avec la plus grande ténacité, cette lutte, par petits groupes, est continuée tous les jours suivants : la progression quotidienne moyenne est de 25 à 30 mètres.

Le 14 septembre, le combat recommence à 14 h 35. L'artillerie française, gênée par le brouillard, ne peut neutraliser les mitrailleuses allemandes. Les canons de 37 appuient de près l'avance des grenadiers qui, après une lutte des plus dures, progressent de 25 à 40 mètres.

Dans la même nuit, la 11<sup>e</sup> compagnie et les grenadiers d'élite du 3<sup>e</sup> bataillon relèvent la 1<sup>ère</sup> compagnie qui a été particulièrement éprouvée.

Le 16, l'attaque va essayer de progresser en dessinant un mouvement tournant sur la gauche. Les grenadiers avancent encore d'une vingtaine de mètres.

Cette lutte, renouvelée chaque jour, rendue meurtrière par de fréquents tirs de barrage, a affaibli considérablement les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons. Dans la nuit du 16 au 17 septembre, ces bataillons sont relevés par des unités du 102<sup>e</sup> R. I. Le 1<sup>er</sup> bataillon va occuper les Carrières où il est resté en réserve de division. Le 2<sup>e</sup> bataillon se porte en arrière, dans la tranchée Lagadec, et autour des ouvrages M.F.3 et M.F.2 du ravin des Vignes.

Le 22 septembre, les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons reprennent leurs emplacements en première ligne, tandis que le 3<sup>e</sup> bataillon, retiré du front, gagne le camp Augereau. Les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons se bornent à améliorer l'organisation défensive qu'ils avaient précédemment ébauchée. Le terrain est compartimenté en trois subdivisions : la subdivision Maroc, avec le commandant Tétrel, est tenue par deux compagnies en première ligne et une compagnie de soutien ; la subdivision 119, avec le commandant Creusy, a aussi deux compagnies en première ligne et une compagnie en réserve ; la subdivision Z, que défendait le 3<sup>e</sup> bataillon, est occupée par un bataillon du 102<sup>e</sup> R.I.

Le 23 septembre, les Allemands attaquent sur le front du 2<sup>e</sup> bataillon et de la compagnie de droite du 1<sup>er</sup> bataillon. Les compagnies de première ligne, puissamment aidées par notre barrage d'artillerie, empêchent l'ennemi de progresser.

Le 24 septembre, tout le régiment est relevé. Le 3<sup>e</sup> bataillon est enlevé en auto-camions au circuit de Nixeville. Les deux autres bataillons s'embarquent en chemin de fer à Dugny.

Le 26 septembre, le 104<sup>e</sup> se trouve réuni dans les villages de Lisle-en-Barrois et des Merchines, d'où il se rend au repos dans les cantonnements de Laimont, de Fontenoy et Neuville-sur-Orne.

X

**La Bataille de Verdun (Suite)**

**ORGANISATION DU TERRAIN CONQUIS PRES DU VILLAGE DE**

**DOUAUMONT ET PREPARATION DE L'OFFENSIVE**

**DU 15 DECEMBRE 1916**

**(30 octobre 1916 – 15 décembre 1916).**

La foudroyante offensive d'octobre qui nous a donné les carrières d'Haudromont, les forts de Douaumont et de Vaux, vient de se terminer. Le 104<sup>e</sup>, après un mois de repos, s'est embarqué, le 23 octobre, Revigny. Il a passé les journées du 23 et du 24 octobre dans le bois de Nixeville, celles du 25 au 27 au camp Augereau, dans le bois La Ville et celle du 28 dans la citadelle de Verdun. Dès le 30, il est de nouveau en ligne en bordure de la route qui, du village de Douaumont, par le bois Albain, et le ravin de la Goulette, conduit au village de Bras.

A ce moment, les ravins des Trois Cornes, de la Dame et de la Coulevre, qui constituent, de l'arrière l'avant, trois aires de défense en profondeur dévolues au régiment, sont semés de nombreux cadavres. La dévastation du sol est encore plus effroyable que celle du secteur de Thiaumont. Notre artillerie lourde y a fait d'excellente besogne : nombreux sont les abris effondrés et servant maintenant de tombes aux défenseurs allemands.

Les anciennes tranchées de la première ligne allemande ont été comblées, et le long de cette route de Douaumont au bois d'Albain, qui a disparu aussi, c'est le chaos le plus inextricable.

Il s'agit maintenant, pour les bataillons du 104<sup>e</sup>, de reconstituer une ligne de défense, depuis la sortie ouest du village de Douaumont, les pentes nord du ravin de la Coulevre, le bois d'Albain, jusqu'au ravin de la Goulette. L'ordre de bataille, au début de novembre, est le suivant :

Le 1<sup>er</sup> bataillon est en ligne sur la crête qui domine le ravin de la Coulevre.

Le 3<sup>e</sup> bataillon est en réserve dans les abris des tranchées Brody, Stanislau, Galicie et Lemberg, au fond du ravin de la Dame. Le 2<sup>e</sup> bataillon couvre la ligne d'artillerie dans le ravin des Trois Cornes.

La relève s'est faite au moment de la réaction allemande ; les bombardements et les tirs de barrage ont déjà occasionnés des pertes sévères. La lutte d'artillerie, incessante et cruelle, gêne l'œuvre de reconstitution.

La journée du 3 novembre est particulièrement néfaste. Après une matinée relativement calme, la relève du 1<sup>er</sup> bataillon par le 3<sup>e</sup> est achevée. A 14 h 20, un bombardement d'une violence inouïe s'abat sur le ravin de la Coulevre. Toutes les communications téléphoniques sont coupées. La fumée des éclatements et la poussière soulevée par les explosions rendent les liaisons optiques impossibles. Tous les hommes se préparent à repousser l'attaque que l'ennemi semble organiser. Notre artillerie exécute un tir de contre-préparation.

Vers 16 h 30, le bombardement se ralentit : l'ennemi n'est pas sorti de ses tranchées. Aussitôt commence le funèbre cortège des brancardiers. La moisson sanglante est malheureusement abondante : les capitaines Poirrier et Saint-Sans, le sous-lieutenant Richard et 56 hommes de troupe sont tués.

Le commandant Creusy s'installe aux abris Brody, dans le ravin de la Dame ; le commandant Marchant place son poste de commandement dans le fond de la Coulevre, près du boyau Bertha.

A partir du 4 novembre, l'ennemi semble accepter sa défaite. Notre défense s'organise : tranchées de surveillance, tranchées de résistance, deux grands boyaux (Bertha et Belgrade) sont creusés. Le 8 novembre, le sous-lieutenant Maréchal installe un petit poste dans le boyau Pforzheim que l'ennemi a abandonné. Mais les mitrailleuses des carrières du bois Albain, des ruines du clocher de Douaumont, et l'artillerie lourde, toujours très active, continuent à nous causer de terribles pertes. Entre beaucoup d'autres, le sous-lieutenant Renauld est tué le 9 novembre.

Le 11 novembre, le régiment regagne Verdun. Le lendemain, il est au camp Augereau, où il demeure jusqu'au 23 novembre.

Le 24, le régiment a repris sa place de combat dans le même secteur. La physionomie du champ de bataille prend une allure nouvelle : le commandement prépare l'offensive du 15 décembre.

Cette seconde période d'occupation est marquée par une intensité croissante des tirs de l'artillerie allemande. Cette dernière s'efforce de détruire nos travaux offensifs et de répondre à la préparation sans cesse plus vive de l'artillerie française. Plusieurs fois par jour, les gros calibres ennemis, dans des barrages formidables, écrasent les trois ravins occupés par le régiment. C'est pendant cette période que sont tués le sous-lieutenant Guillochin et le lieutenant Lemoyne.

**Le soldat JOUGLA Gabriel Georges est « Mort pour la France » le 26 novembre 1916 devant Douaumont.**

Le 14 décembre, le 104<sup>e</sup> est relevé par le 4<sup>e</sup> Zouaves.

Le 15 décembre, au moment du départ des bataillons, de la gare de Dugny, pour les cantonnements de repos de Perthes et de Sapignicourt, arrive la nouvelle de la prise de Louvemont, de la côte du Poivre, de Vacherauville... Une fois de plus, le régiment a eu le rôle ingrat de contribuer à la préparation du succès. Mais les corps des héros qui restent sur cette terre bouleversée de Verdun, baignée de tant de sueurs et tant de sang, marquent la prise de possession par le 104<sup>e</sup> R. I. d'une bonne part de la gloire qui rejaillit sur l'armée française.

\*\*\*\*\*

## Le 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie dans la Grande Guerre

104 <sup>e</sup> régiment d'infanterie	
Pays	 France
Branche	Armée de terre
Type	Régiment d'Infanterie
Rôle	Infanterie
Inscriptions sur l'emblème	<b>Jemmapes 1792</b> <b>Rivière de Gênes 1800</b> <b>Passage du Splügen 1800</b> <b>Mayence 1814</b> <b>L'Ourcq 1914</b> <b>Reims 1918</b> <b>Arnes 1918</b>
Anniversaire	Saint-Maurice
Guerres	Première Guerre mondiale
Fourragères	aux couleurs du ruban de la croix de guerre 1914-1918.
Décorations	Croix de guerre 1914-1918 deux palmes

Le **104<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne** (104<sup>e</sup> RI) est un régiment de l'armée de terre française. Le 104<sup>e</sup> a joué un rôle dans les batailles de Jemmapes, de la Rivière de Gênes, du Splügen (Austerlitz) et de Mayence, lors des campagnes napoléoniennes, et dans celles d'Etche, de la Marne, de la Champagne, de Verdun, du Kemmel, de la montagne de Reims et de l'Arnes, lors de la Première Guerre mondiale.

## Création et différentes dénominations



### LES UNIFORMES ET LES DRAPEAUX DE L'ARMÉE DU ROI, Marseille 1899.

- Création:
  - Réformé puis recréé en 1854 à partir du 29<sup>e</sup> régiment d'infanterie légère.
  - 1914 : À la mobilisation, donne naissance au 304<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie
- Colonels/Chef de brigade**
- 1815 : Colonel Jean Gheneser
  - **À partir du 6 août 1914**, le 104<sup>e</sup> régiment est placé sous les ordres du colonel Drouot dont l'État-major est composéee comme suit:
    - Rochefrette, Lieutenant-colonel.
    - Ruef, Capitaine adjoint au Chef de corps ff. de Major.
    - Soyeux, Lieutenant chargé des détails.
    - Gacon, Lieutenant Officier chargé de l'approvisionnement.
    - Denoux, Sous-Lieutenant Chef du Service téléphonique.
    - Gillet, Lieutenant Porte-Drapeau.
    - Trassagnac, Médecin-Major de 1<sup>ère</sup> classe, Chef de service.
    - Vivet, Chef de Musique.
    - Poigny, Lieutenant Ct la 1<sup>re</sup> Section de Mitrailieuses.
    - Thoreau, Lieutenant Ct la 2<sup>e</sup> Section de Mitrailieuses.
    - Guedes, Lieutenant la 3<sup>e</sup> Section de Mitrilleuses.

**Et l'Encadrement :**

- 1<sup>e</sup> Bataillon - État-Major
- MM.Forcinal, Chef de Bataillon.
- De Vanssay, Officier-adjoint au Chef de Bataillon.
- Gueret, Médecin aide-major.
- Rabourdin, Médecin auxiliaire.
- Dubois, Sous-Officier adjoint au Chef de Bataillon.
- 1<sup>e</sup> compagnie, capitaine Martin
- 2<sup>e</sup> compagnie, capitaine Giansilj
- 3<sup>e</sup> compagnie, capitaine Roffe
- 4<sup>e</sup> compagnie, capitaine Laugier.
  
- 2<sup>e</sup> Bataillon, Cdt Henry
- 5<sup>e</sup> compagnie, capitaine Charles, Émile Bertin
- 6<sup>e</sup> compagnie, capitaine Privat
- 7<sup>e</sup> compagnie, capitaine Wibratte
- 8<sup>e</sup> compagnie, capitaine Debraux.
  
- 3<sup>e</sup> Bataillon, cdt Levin
- 9<sup>e</sup> compagnie, capitaine Tourte
- 10<sup>e</sup> compagnie, capitaine Peltier
- 11<sup>e</sup> compagnie, capitaine Bentzinger
- 12<sup>e</sup> compagnie, capitaine Vinter.
- 10 novembre 1914 - 02 septembre 1915 : Colonel Martin.

**Historique des garnisons, combats et batailles du 104<sup>e</sup> RI**

**Première Guerre mondiale**

**Casernement : Paris, Argentan ; 14<sup>e</sup> brigade d'infanterie ; 7<sup>e</sup> division d'infanterie ; 4<sup>e</sup> corps d'armée.**

Le 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie, au cours de la guerre 1914-1918, compte :

- 84 officiers morts au Champ d'Honneur et 3 disparus.
- 2 252 hommes de troupe morts au Champ d'Honneur et 411 disparus.

## Historique du 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

### 1914

- le combat d'Ette (Belgique) (22 août 1914).
- la retraite (23 août - 7 septembre 1914),
- 7 septembre, lors de la Première bataille de la Marne, le 103<sup>e</sup> fait partie des troupes embarquées dans les taxis parisiens de l'Esplanade des Invalides et débarquées proche du chemin de Silly<sup>1</sup>.
- la Marne (8 septembre - 7 octobre 1914),
- les tranchées de Dancourt et de Popincourt (Somme) (6 octobre - 25 décembre 1914)

### 1915

- les combats de Perthes les Hurlus (Marne) (25 février - 17 mars 1915),
- les travaux défensifs et offensifs de Champagne (18 mars - 31 août 1915),
- le fortin d'Aubérive sur Suippes (Marne) (25 septembre 1915)

### 1916

- de la Champagne à Verdun (29 septembre 1915 - 1<sup>er</sup> septembre 1916),
- la Bataille de Verdun (1916) - les attaques à la grenade sous Thiaumont (septembre 1916),
- la Bataille de Verdun (suite) - organisation du terrain conquis près du village de Douaumont et préparation de l'offensive du 15 décembre 1916 (30 octobre - 15 décembre 1916)

**C'est le 26 novembre 1916 que tombe Gabriel JOUGLA, du 104<sup>e</sup> RI, MPF dans les combats de Douaumont**

### 1917

- le secteur de Lorraine (24 décembre 1916 - 27 mai 1917),
- la Bataille de Verdun (1917) - Préparation de l'offensive du 20 août 1917 : Louvemont et Vacherauville (26 juin - 22 août 1917),
- sur les hauts de Meuse (27 août - 2 novembre 1917)

### 1918

- les Marquises (Marne) (27 novembre - 30 avril 1918),

- le mont Kemmel (Flandres) (23 mai - 2 juillet 1918),
- la montagne de Reims (8 juillet - 1<sup>er</sup> août 1918),
- Wez (Marne) (25 août - 5 octobre 1918),
- l'Arnes - autour de Mourmelon le Grand - (7 au 20 octobre 1918).



#### Décorations

*Sa cravate est décorée de la Croix de guerre 1914-1918 avec deux citations à l'ordre de l'armée.*

*Il a le droit au port de la fourragère aux couleurs du ruban de la croix de guerre 1914-1918.*

*Fait d'armes faisant particulièrement honneur au régiment*

- Guerre 14/18, On relève dans l'historique du 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie de 112 pages, paru en 1920, quelques citations individuelles de faits d'armes "à l'ordre du 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie" qui font particulièrement honneur au régiment, à savoir pour exemples : - *Wibratte, chef de bataillon au 104<sup>e</sup> RI "Officier supérieur remarquable à tous égards. S'est distingué dans les combats autour de Roye et à Champien, où il a été blessé. Revenu au front, a donné à son bataillon une impulsion qui en a fait une unité de guerre de premier ordre. A été tué le 26 février 1915 en conduisant personnellement l'attaque de son bataillon." ; celle de Charles, Emile Bertin, capitaine au 104<sup>e</sup> RI, etc.*

\*\*\*\*\*

## VERDUN

<http://chtimiste.com/batailles1418/1916verdun5.htm>

**Juillet – décembre 1916**

**Les opérations du second semestre de 1916**  
**La reprise des Forts de Douaumont et de Vaux**  
**L'offensive du 15 décembre 1916.**

A partir de la fin de juillet, les Allemands sont de plus en plus détournés de Verdun par la bataille de la Somme.

Le général Nivelle qui, depuis sa prise de commandement, songe, comme nous l'avons vu, à la reconquête de Douaumont, en profite pour ménager à ses troupes une base de départ favorable. Aussi bien avait-il reçu comme directive du Général commandant en chef de retenir le plus possible l'ennemi; les attaques de détails qu'il allait entreprendre à partir de la seconde moitié de juillet servaient à deux fins : elles amélioreraient nos positions en vue de contre-offensives à venir, et en même temps elles empêchaient le Commandement adverse de dégarnir le front de Verdun au profit de la résistance sur la Somme.

De plus, nous avons perdu entre Froide -Terre et Souville un certain nombre d'ouvrages que, de toute nécessité, il nous fallait récupérer pour notre sécurité. Tels étaient la batterie C et le poste de commandement 119, au sud de Thiaumont, la poudrière et le dépôt sur les pentes de Fleury. L'emplacement même du village de Fleury, sur la côte d'où descendaient de chaque côté du bois de Vaux-Chapitre les ravins menant au défilé de Vaux, était, pour nous important à réoccuper.

**Les 15 et 16 juillet**, le 115<sup>e</sup> régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Rieffer) reprenait le poste de commandement 119 et la batterie C. Reperdus le 1<sup>er</sup> août, ces points étaient de nouveau occupés par nos troupes le 2.

**Le 20 juillet**, nous avons récupéré la poudrière. Du 1<sup>er</sup> au 4 août, le 96<sup>e</sup> régiment d'infanterie, appuyé du 122<sup>e</sup>, avait reconquis Thiaumont et ses abords; le 81<sup>e</sup>, qui relevait le 96<sup>e</sup>, défendait Thiaumont contre les retours offensifs de l'ennemi, du 4 au 8 août; mais, le 8 au soir, une attaque plus puissante que les autres rendait l'ouvrage aux Boches: depuis l'assaut du 23 juin, c'était la seizième fois que la position changeait d'occupants.

Quand à Fleury, nous en avons conquis les abords, en faisant plus de 700 prisonniers.

Le lendemain 3, nous nous emparions des ruines du village et capturions presque autant de prisonniers que la veille. Mais le Boche réagissait, nous refoulait, et ce n'est que le 18 que le régiment colonial du Maroc nous en assurait la possession définitive.

**Le 3 septembre**, le 6, le 13, par des attaques locales menées avec de faibles effectifs, nous progressions en direction de Thiaumont et de Vaux Chapitre, consolidant ainsi nos positions et préparant les retours victorieux.

Depuis le début de juillet, l'échec de la « Kolossale » tentative allemande était un fait acquis aux yeux du Monde. Le nom de « Verdun » commençait à s'auréoler de prestige; et lorsque le Gouvernement de la République entendit consacrer la victoire de la France en décorant la ville de la Légion d'honneur, toutes les nations alliées voulurent s'associer à lui.

La cérémonie eut lieu le 13 septembre, dans une casemate de la citadelle, en présence des cinq généraux à qui revenait l'honneur de la défense : Joffre, Pétain, Nivelle, Mangin et Dubois, et des représentants des puissances combattant à nos côtés.

Sous les voûtes inviolées, le Président Poincaré pouvait s'écrier : « *Voici les murs où se sont brisées les suprêmes espérances de l'Allemagne Impériale* »

Cette victoire, la reprise de Douaumont, le mois suivant, allait l'affirmer de façon éclatante.

## La préparation

Le Commandement allemand s'était résigné à dégarnir, peu à peu, le front de Verdun. Bien à contrecœur.

C'était la bataille du Kronprinz, de l'héritier du trône. La défaite n'atteindrait-elle pas le prestige de la Couronne?

On le sentait. Aussi voulait-on ménager l'avenir, une reprise possible de la bataille, sitôt qu'avec l'approche de l'hiver la violence des coups de bélier des alliés sur le front de la Somme diminuerait.

Au surplus, il était impossible pour l'un et l'autre parti d'accepter la situation telle qu'elle était en ce moment.

Pour l'ennemi, ses positions formaient une poche prise de flanc à la fois par nos batteries de la rive gauche et par celles de Souville et de Tavannes. Il fallait avancer ou reculer.

Pour nous, nous ne pouvions compter que la menace allemande fût définitivement écartée tant qu'elle aurait à son service l'observatoire du Douaumont. Puisque nous nous étions refusés (légitimement) à abandonner Verdun, que l'événement avait montré le bien-fondé de notre espoir à tenir tête, nous devons, de toute nécessité, reporter notre ligne au-delà des forts.

Le général Mangin, qui commandait le secteur de la Meuse à Damloup en qualité de chef du 11<sup>e</sup> Corps d'Armée, reçut la direction de l'attaque.

Il s'agissait de progresser d'environ trois kilomètres en profondeur sur un front qui, des carrières de Haudromont à la Laufée, mesurait environ sept kilomètres.

Il plut presque sans arrêt durant la première quinzaine d'octobre. Le terrain à enlever était effroyable. C'était un chaos de trous d'obus remplis d'eau, entre lesquels on ne pouvait circuler que sur d'étroites sentes, où l'on enfonçait jusqu'aux genoux dans la boue noirâtre.

Partout des débris, poutres déchiquetées, équipements, casques, boîtes de conserves, sacs éventrés, partout des cadavres, se confondant avec la boue et sur lesquels on marchait, ou surnageant dans les mares formaient les entonnoirs. Une horreur sans nom.

Si le parcours y était terriblement pénible, et ce sera une des grandes difficultés de notre opération en revanche, il était impossible d'y organiser des défenses sérieuses.

Rien ne tenait dans un pareil terrain, ni tranchées, ni réseaux de fils de fer, là où l'on avait pu en planter. On comprend qu'après le bombardement formidable dont nous fîmes précéder notre attaque, nos vagues d'assaut n'aient presque partout rencontré que fort peu de résistance, sauf sur la droite où elles se heurtèrent à de solides constructions d'avant-guerre, comme le petit « dépôt du fort de Vaux. »

Les moyens, d'ailleurs, mis à la disposition du général Mangin étaient puissants; et à cela, comme au soin méticuleux de la préparation, on reconnaît la marque du général Pétain, lequel dirigea de haut toute l'opération

C'est la première, en effet, de ces opérations méthodiques, dont les modèles seront, l'année suivante, l'offensive des Flandres et celle de La Malmaison, grâce à quoi Pétain ramènera la victoire vers les couleurs françaises, et, régénérant notre Armée, préparera les victoires de l'année de la délivrance.

Comme artillerie, le général Mangin disposait de six cent trois bouches à feu, parmi lesquelles des mortiers de 370 (il en avait été déjà employé lors de l'attaque du 22 mai) et nos nouvelles pièces de 400. De nombreux « crapouillots » devaient permettre le bouleversement total des tranchées de première ligne. Si l'on songe que nous ne trouverons devant nous que cent soixante batteries boches, qu'il faut compter, au maximum, à trois pièces en moyenne, on voit que nous avons une notable supériorité d'artillerie.

En infanterie, également, nos forces dominaient celles de l'ennemi. Celui-ci alignait bien sur le front de notre attaque sept divisions : les 13e et ,25e divisions de réserve, les 34e, 54e et 9e divisions, la 33e division de réserve et la 5e division.

Mais ces divisions n'avaient qu'un bataillon en première ligne. Les deux autres étaient à l'arrière ou en soutien. Au total, faisaient tête, pour soutenir le choc, 21 bataillons.

Quant à nous, nous ne devions mener l'attaque qu'avec trois divisions : la 38e (général Guyot de Salins), la 133e (général Passaga), la 74e (général de Lardemelle.) Mais c'étaient des divisions renforcées, et, de plus, des divisions d'élite.

La 38e, qui comprenait déjà le 8e régiment de tirailleurs, le 4<sup>e</sup> zouaves, le 4e mixte (zouaves et tirailleurs) et le régiment colonial du Maroc, devait être appuyée à sa gauche par le 11e régiment d'infanterie; la 133e division (321e régiment d'infanterie, 116e bataillon de chasseurs alpins, 102e et 107e bataillons de chasseurs à pied et 401e régiment d'infanterie était renforcée du 36e bataillon sénégalais, dont les compagnies allaient marcher au feu intercalées dans celles du 321e, et du 32<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, en réserve du groupement formé par le 107e bataillon de chasseurs et le 401e régiment d'infanterie, et placé sous les ordres du colonel Doreau.

Le général Anselin commandait le groupe des 321e régiment d'infanterie, 116e bataillon de chasseurs alpins et 102e bataillon de chasseurs à pied. Enfin, à la 74e division d'infanterie (23e, 333e, 299e et 222e régiments d'infanterie) avaient été adjoints deux bataillons de chasseurs, les 5e et 71e, et un bataillon pris au 3e régiment d'infanterie.

Au total, chaque régiment mettant, pour l'attaque, deux bataillons en ligne et un en réserve, notre assaut disposait de vingt-neuf bataillons. Nous avons donc, en définitive, la supériorité du nombre. Et il faut noter, en outre, suivant le général Mangin, que « le dispositif des divisions allemandes accolées sur de très petits fronts se prêtait moins bien à la manœuvre que celui des divisions françaises, dont le front était sensiblement double. »

La préparation fut minutieusement conduite.

L' attaque

**Dès le 17 octobre** était dressée une carte des camps et chemins de relève de l'ennemi, permettant à nos canons longs de les battre d'efficaces tirs d'interdiction. Puis, afin de contraindre les batteries adverses à se dévoiler, une fausse attaque fut montée le dimanche 22.

Cent soixante batteries boches se révélèrent en activité. Notre travail de contre-batterie en fut facilité à tel point que, le surlendemain, jour J, c'est à peine si une centaine de pièces resteront en état d'ouvrir le feu.

Quant à l'infanterie, sa tâche avait été minutieusement réglée.

Un premier bond devait mener les vagues d'assaut jusqu'à la ligne carrières de Haudromont, contre-pente de la croupe au nord du ravin de la Dame, retranchement nord de la Ferme de Thiaumont, batterie de la Fausse-Côte, éperon nord-est du bois de Vaux-Chapitre, tranchée du bois Fumin, Petit Dépôt à droite de la route du fort de Vaux, tranchées faisant face à la batterie de Damloup. Un arrêt permettrait aux troupes de s'organiser sur ces positions une fois conquises, tandis que des reconnaissances seraient poussées en avant, au contact de l'ennemi.

Puis, on partirait à la conquête des seconds objectifs qui étaient : une ligne à contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Couleuvre, le village de Douaumont, le fort de Douaumont, les pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte, la digue de l'étang de Vaux et la batterie de Damloup.

Un barrage roulant, avançant à l'allure de 100 mètres en quatre minutes, devait précéder les vagues d'assaut.

Afin que chaque unité fût bien rompue avec la manœuvre qu'elle avait à accomplir, les divisions d'attaque, mises au repos dès la fin de septembre entre Bar-le-Duc et Saint-Dizier, « répétèrent », si nous pouvons ainsi parler, leur rôle respectif. On creusa même, près de Stainville, des tranchées reproduisant dans ses dimensions exactes le fort de Douaumont, dont la prise était réservée au régiment d'infanterie coloniale du Maroc.

Les trois bataillons (1e, commandant Croll; 4e, commandant Modat; 8e, commandant Nicolay) se familiarisèrent avec la manœuvre à exécuter au jour J.

Le 4e bataillon devait ouvrir la marche aux deux autres et s'emparer des premières lignes ennemies ; le 1e bataillon, dépassant alors le 4e, et débordant le fort à droite et à gauche, s'établirait deux cents mètres en avant, tandis que le 8e bataillon attaquerait l'ouvrage par la gorge et en assurerait la conquête.

C'est le premier exemple, à notre connaissance, de cette manœuvre que nous verrons plus tard exécutée (à la perfection d'ailleurs) dans les Flandres, et que l'on appelle un « passage de ligne »

Notre préparation d'artillerie, favorisée par le beau temps le **samedi 21, le dimanche 22 et le lundi 23**, menait grand train la destruction des tranchées ennemies, peu solides au surplus pour les raisons que nous avons indiquées plus haut. Notre aviation faisait merveille pour les réglages.



**Le 23** même, un obus de 400 crevait l'étage supérieur du Douaumont et y allumait un incendie.

Au soir, le temps devenait incertain ; la brume enveloppait tout l'horizon.

**Le 24 octobre**, c'était par un épais brouillard que les vagues d'assaut sortaient des parallèles de départ à l'heure à 11h40.

On ne voyait rien à vingt pas. Il fallait se diriger à la boussole au travers d'un chaos de boue, d'entonnoirs géants, souvent pleins d'eau.

Nombre d'unités dévièrent de leur axe de marche et ne purent le retrouver que bien péniblement. Mais, par ailleurs, cette opacité de l'atmosphère nous favorisait. L'ennemi ne déclenchait ses tirs de barrage « que douze minutes après l'instant de l'assaut, alors que les deux premières vagues avaient franchi ses tranchées ». Et, presque partout, la surprise était complète. Un officier supérieur était pris en culottes, n'ayant pas eu le temps de mettre ses bandes molletières, que, dans son désarroi, il tendait à l'adjudant Caillard, surgissant devant

lui, en criant : « Chef de Corps ! Chef de Corps ! » On saisissait un vagemestre en train de trier ses lettres. Ailleurs, au ravin de Chambitoux, les Boches, ahuris par l'apparition soudaine de nos poilus, tendaient casques, bidons, cigarettes aux chasseurs du 116e bataillon .

Jamais encore, dans une attaque, nos troupes n'avaient bénéficié d'une préparation aussi parfaite.

Pour la démolition des premières lignes, les crapouillots avaient fait merveilles. Les tranchées n'étaient plus, dit le lieutenant Petit, du 102e bataillon de chasseurs à pied :

*« qu'un bouleversement chaotique de trous de torpilles béants, entonnoirs gigantesques de six à sept mètres de profondeur dans la terre glaise, où les mottes de terre de plusieurs centaines de kilogrammes ont été projetées comme de simples fétus de paille... »*

Au-delà, le travail de notre artillerie lourde, courte et longue, et de nos 75, pour être différent de celui de l'artillerie de tranchée, n'avait pas été moins terrifiant. « *La zone crapouillotée une fois dépassée, dit encore le lieutenant Petit, le décor change ; nous nous trouvons dans le Sahara. C'est un véritable désert au travers duquel nous avançons* »

*« Le sol est nivelé par les obus, sa surface est recouverte de matériaux de toutes sortes, brisés, pulvérisés : havresacs boches, fusils, casques, équipements, bottes, débris humains, un bras! une jambe ! une tête!... tout est haché ... »*

On comprend que le lieutenant puisse ajouter « Notre marche continue, l'arme à la bretelle. »

Cette marche à travers les positions ennemies, « l'arme à la bretelle », depuis 1915 notre Commandement la prophétisait aux troupes d'attaque. Pour la première fois, la promesse était tenue : système Pétain. Il peut se résumer ainsi soin méticuleux de la préparation; destructions aussi complètes que possible ; contre-batterie, barrages roulants, minutieusement étudiés; instruction des troupes poussée au maximum. La bataille doit être gagnée avant d'être livrée.

Principe de bon sens, difficile toutefois, semble-t-il, comme toutes les méprisables « vérités premières », à mettre en pratique, puisqu'il fallut pour cela deux ans, et que six mois après l'heureuse, mais bien tardive application que nous racontons, on l'oubliait déjà complètement .

Et, au cours de la bataille, la contre-batterie fut aussi rigoureuse grâce au travail de repérage antérieur et au dévouement de notre aviation; toute batterie ennemie entrant en action fut si rapidement prise à partie et « muselée » que, sur presque tout le front d'attaque, nos troupes subirent un feu d'artillerie des plus réduits.

Au surplus, le barrage boche se déclencha, dans la plupart des cas, une fois la vague d'assaut passée.

Le 11e régiment d'infanterie (colonel de Patourneaux), au pivot de gauche de notre marche, s'empara des carrières de Haudromont, malgré les mitrailleuses restées intactes ; le 8e régiment de tirailleurs (lieutenant-colonel Dufoulon) et le 4e régiment de zouaves (lieutenant-colonel Richaud) enlevèrent le bois Norvé et le ravin de la Dame; le 4e régiment mixte (zouaves et tirailleurs du lieutenant-colonel Vernois), prirent l'ouvrage, puis la ferme de Thiaumont.

Au centre, le régiment colonial du Maroc (lieutenant-colonel Régnier) se trouva quelque temps arrêté dans la première tranchée qu'il devait enlever sur la route de Douaumont, la tranchée Augusta, au sud-est de l'ouvrage de Thiaumont. Mais, à sa droite, toute la division Passaga : 321e régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Picard), renforcé du 36e bataillon sénégalais; 116e bataillon de chasseurs (commandant Raoult) ; 102e bataillon (commandant Florentin), 107e bataillon (commandant Puitiaux) et 401e régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Bouchez) progressait d'un seul élan.

On voyait les fantassins du 321e franchir la crête de Fleury, les bataillons de chasseurs gravir les pentes de la Caillette et de la Fausse-Côte, le 401e régiment d'infanterie traverser le ravin du Bazil, atteindre la rive occidentale de l'Étang de Vaux, tandis qu'une interminable colonne grise de prisonniers remontait le glacis de Chambitoux.

La 74e division d'infanterie, ainsi que nous l'avons dit, avançait avec plus de difficultés. Elle rencontrait une résistance acharnée au bois Fumin, devant le petit dépôt du fort de Vaux, à la batterie de Damloup...

Tandis que les fantassins et les chasseurs luttèrent âprement parmi le chaos boueux, au centre la victoire se décidait, éclatante.

## La reprise du Fort de Douaumont 24 octobre 1916

Vers 14 heures, la brume se dissipait. Le vent, soufflant en bourrasque, chassait les nuages, dégagait le ciel.

Et bientôt, dans l'horizon éclairci, nos observateurs pouvaient distinguer des hommes couleur de terre se mouvant sur la superstructure du Douaumont : c'étaient des fantrezassins du 321e régiment qui, attaquant à droite des coloniaux, avaient franchi l'escarpe est et déjà planté les trois couleurs sur les ruines du fort. Bientôt, par la gorge, arrivait le bataillon Nicolay qui allait assurer et achever la conquête.

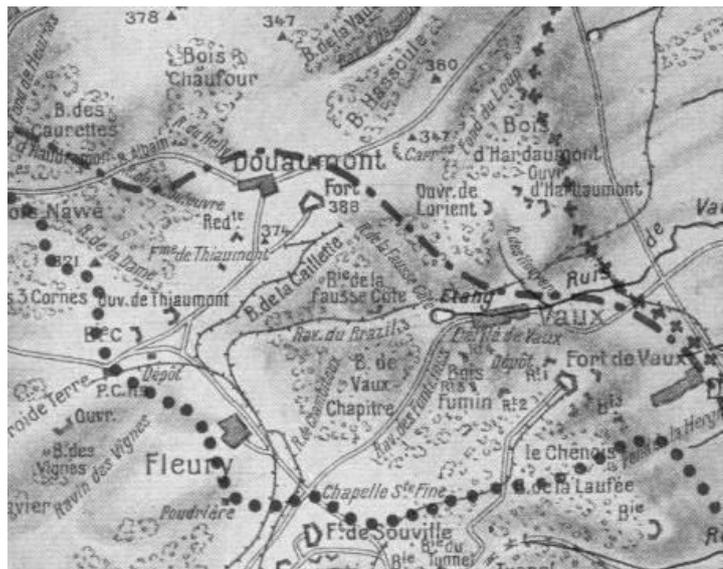
*« Arrachant l'un après l'autre leurs pieds de la boue, écrit dans ses notes le commandant Nicolay, les marsouins gagnèrent de l'avant pour profiter de leur chance. Nulle canonnade sur leur ligne, pas de résistance d'infanterie ; le barrage boche intense, mais loin derrière, dans le ravin des Vignes.*

*Il était près de 15 heures; le détachement Dorey venait d'entrer dans le fort sans coup férir ; il était installé au sud-ouest des logements et tourelles, en belle attitude, ne tirant ni ne recevant aucun coup de fusil. Il ne pouvait être question de prendre d'abord méthodiquement la formation de combat primitivement arrêtée ; il fallait au contraire attaquer au plus tôt, avant que l'ennemi fût revenu de son ahurissement. »*

Sous le vol bas de l'avion de France aux trois couleurs, croisant au-dessus du fort, le bataillon aborda le fossé en lignes de colonnes de section par un, chefs en tête et l'arme à la bretelle, puis il escalada les pentes raides du rempart de gorge.

Arrivé au haut de ce rempart, il avait devant lui les ouvertures béantes des casemates du rez-de-chaussée et, en avant, la cour extraordinairement bouleversée. Devant ce chaos qu'était devenu le grand fort, symbole de volonté et de puissance merveilleusement recouverte, les têtes de colonne s'immobilisèrent et regardèrent.

Le chef de bataillon, qui s'était arrêté momentanément au fond du fossé pour vérifier le mouvement, rejoignit la tête à cet instant, et, tout en rendant hommage à ce que la vision avait



de sacré et d'inoubliable, il donna l'ordre d'attaquer les mitrailleuses qui, du fond des casemates, commençaient à entrer en action.

Fusiliers, grenadiers et lance-flammes eurent tôt fait de réduire cette première résistance sans conviction, quine nous coûta que quelques hommes. Puis le cavalier fut abordé, et chacun, d'une manière générale, se rendit à son objectif... En cours de route, les résistances rencontrées aux tourelles furent dominées l'une après l'autre. Une section de mitrailleuses prit sous son feu, à 1500 mètres, des attelages allemands.

**Dans la nuit du 24 au 25**, le commandant allemand du fort et quelques éléments, qui s'étaient retranchés dans une casemate, se rendirent.

**Le 25**, au matin, le fort entier était en notre pouvoir.

Il apparaissait, extérieurement, comme très abîmé : fossés à demi-comblés, superstructure défoncée et laissant voir les entrées des galeries, tourelles des mitrailleuses démolies. Toutefois, les abris des tourelles de 75 et de 155 avaient résisté.

Et quant à l'intérieur, sauf quelques casemates éventrées et une voûte défoncée, il était intact. « Une odeur nauséabonde, écrit Henry Bordeaux qui l'a vu peu après, accompagne les visiteurs. Les corridors sont dans un état de saleté repoussant. Les chambrées sont dans le plus grand désordre : armes et équipements gisent en tas. Toutes les inscriptions des murs ont été repeintes en allemand.

Voici une salle qui a voulu résister; elle est bondée de cadavres à demi-calcinés, les masques sont encore attachés sur les visages, vision de cauchemar et d'épouvante. Un magasin à vivres est assez abondamment fourni de conserves: viande, lait, haricots, légumes frais, eau minérale, pain de guerre, sucre, thé, café, etc., »

En ces deux journées du 24 et du 25 octobre, nous avons fait prisonniers 6000 soldats et 140 officiers, pris 15 canons, 51 minenwerfer et 140 mitrailleuses.

**Le lendemain 26**, nos troupes repoussaient quatre violentes contre-attaques, puis une cinquième le 27, cependant que le régiment colonial du Maroc, les 27 et 28, avançait son front et parvenait aux carrières qui sont à 400 mètres au nord-est du fort.

### **La reprise du Fort de Vaux 3 novembre 1916**

**Du 28 octobre au 2 novembre**, notre artillerie écrasa d'obus le fort de Vaux et ses abords. Se résignant à leur défaite, les Allemands évacuèrent d'eux-mêmes le fort qui leur avait coûté tant de sang à conquérir.

Il resta vide d'occupants toute la journée du 2.

**Le 3 novembre**, à 2h30 du matin, le lieutenant Diot, à la tête d'une compagnie du 298<sup>e</sup> régiment d'infanterie, y pénétra.

La barrière des forts, en avant de Verdun, était intégralement rétablie. En dix jours, nous avions récupéré tout le terrain que l'ennemi avait mis plus de six mois à nous disputer.

Le Commandement allemand ne put dissimuler sa rage. Il se vengea, d'une manière digne de lui il bombardait Reims. Dans la seule journée du 25 octobre, plus de 600 obus furent lancés sur la malheureuse ville-otage.

**Le 26 novembre 1916, tombe MPF le soldat Gabriel JOUGLA, du 104<sup>e</sup> RI, tué à l'ennemi dans les combats de Douaumont.**

**L'offensive du 15 décembre 1916**

**Douaumont et Vaux étaient reconquis. Il fallait les conserver.**

Or, si nous étions solidement installés sur les positions elles-mêmes et leurs abords



immédiats, l'ennemi tenait tous les ravins y accédant : ravin des Houyers, au sud de l'ouvrage de Hardaumont ; Fond-du-Loup, entre le bois de Hardaumont et le bois Hassoulé ; ravin de Hassoulé, entre le bois Hassoulé et le bois de la Vauche ; ravin du Helly, entre le bois du Chauffour et le bois Albain.

Bien plus.

Il disposait d'un cercle d'observatoires : cote 378, au sud des Chambrettes ; cote 347, à l'ouest du bois de la Vauche ; cote 380,

dominant la route de Douaumont à Bezonvaux, etc., à peine inférieures à celles des forts recouverts (Douaumont est à la cote 388 et Vaux à la cote 349).

Si nous voulions être à l'abri d'une surprise et occuper tranquillement nos positions nouvelles, il nous fallait nous emparer de ces voies d'accès et de ces observatoires.

Ce fut l'objet de l'offensive du 15 décembre, dont la direction fut confiée par les généraux Pétain et Nivelle au général Mangin, qui avait déjà mené à bien celle du 24 octobre.

Les difficultés de terrain étaient, cette fois, plus grandes encore que la première.

Tout d'abord, le terrain à conquérir se trouvait en région difficile, « creusée de ravins, obstruée de bois, et que les Allemands avaient organisée à loisir »

Les tranchées y étaient solides, garnies d'abris profonds, flanquées de blockhaus. Des galeries souterraines avaient été aménagées. D'épais réseaux de fils de fer, renforcés de chevaux de frise, protégeaient ces fortifications. Enfin, les dépôts de munitions, les camps pour les réserves avaient été placés sur les pentes des ravins, en des angles morts, difficiles sinon impossibles à atteindre par le canon.

D'autre part, le terrain que nous venions de conquérir était effroyable. Les pluies de novembre ne l'avaient pas amélioré, et n'y avaient diminué ni les flaques d'eau ni la boue. Or, c'était dans ce terrain que devaient être faits les préparatifs d'attaque routes carrossables, voies de 60 centimètres, emplacements de batteries, pistes en rondins ou clayonnages, etc.

Ce que furent ces travaux sous la pluie, la neige et un bombardement continu, seuls les poilus qui les ont exécutés dans ces conditions peuvent s'en rendre compte.

Plus de trente kilomètres de routes furent construits, et plus de dix kilomètres de voies de 60.

Le front d'attaque devait s'étendre de Vacherauville (qu'il fallait emporter) au défilé de Vaux; le front à atteindre était : Vacherauville, Louvemont, Ferme des Chambrettes, lisière sud du bois le Chaume, Bezonvaux.

L'« équipement » du front terminé, les divisions d'attaque montèrent en ligne. C'étaient : la 126e division d'infanterie (général Muteau); la 38e division d'infanterie (général Guyot de Salins); la 37e division d'infanterie (général Garnier du Plessis) ; la 133e division d'infanterie (général Passaga) et la 22 (général Mordrelle)

Comme pour l'attaque du 24 octobre, on employait des troupes d'élite; d'ailleurs, deux divisions sur les cinq, les 38e et 133e, s'étaient déjà illustrées dans la première offensive.

Devant elles, nos cinq divisions allaient trouver un nombre égal de divisions allemandes : la 14<sup>e</sup> division de réserve, les 39e, 10e et 14e divisions d'infanterie et la 39e division de réserve, soutenues dans l'arrière immédiat par quatre autres divisions la division d'ersatz de la Garde, les 5e et 3e divisions d'infanterie et la 21e division de réserve, troupes d'élite elles aussi.

Car l'ennemi n'entendait pas lâcher prise. La côte du Poivre qui, depuis le mois de mai, était devenue une véritable forteresse avec galeries bétonnées, réduits, places d'armes, avait eu ses défenses renforcées, ainsi que Vacherauville qui la flanquait à l'ouest; d'importants travaux avaient complété les organisations, déjà formidables, des massifs de Louvemont et de Hardaumont.

Mais nous avons une puissante artillerie à notre disposition.

Le mauvais temps des premiers jours de décembre, bourrasques, tempêtes de neige, retarda notre préparation.

**Vers le 10**, le temps parut s'éclaircir, et le **lundi 11**, les avions étant sortis pour procéder aux réglages, la préparation d'artillerie commença.

De même que pour l'attaque du 24 octobre, les mortiers de 220 et de 370 écrasèrent blockhaus et redoutes, tandis que les pièces longues, par une interdiction sévère, isolaient d'un cercle de feu les positions à enlever.

**Le vendredi 15 décembre**, à 9h15 du matin, le jour même où l'Allemagne nous faisait des ouvertures de paix, les vagues d'assaut s'élançaient derrière le barrage roulant.

Il faisait un ciel gris, lugubre. On enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux. Dans certains endroits même, des malheureux s'enlisèrent.

De plus, en nombre de points, des mitrailleuses subsistaient. Il fallut combattre âprement, beaucoup plus que le 24 octobre car, cette fois, l'ennemi était sur ses gardes, à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de grenades, réduire les résistances qui surgissaient de tous côtés. Néanmoins, presque partout, la progression s'opéra suivant l'horaire fixé.

A gauche, la division Muteau enlevait d'un seul élan la côte du Poivre et Vacherauville.

Le 112e régiment d'infanterie se ruait dans les ruines du village avec une telle impétuosité que la garnison n'avait pas le temps de se mettre en état de défense. Des officiers furent pris, dans leur abri, non encore équipés.

En dix minutes, Vacherauville était nettoyé d'ennemis, et une demi-heure après l'heure H, nous occupions toute la côte du Poivre, sauf une poche de deux cents mètres, au centre, qui devait être réduite au cours de la nuit.

## Fort de Douaumont

Wikipedia [↗](#)

Fort de Douaumont	
	
<p>Vue aérienne du fort de Douaumont, vers 1916</p>	
Description	
Type d'ouvrage	Fort
Dates de construction	1885 1913
Ceinture fortifiée	Verdun
Utilisation	protection de la ville
Utilisation actuelle	monument ouvert au public
Propriété actuelle	propriété de la ville
Garnison	
Armement de rempart	
Armement de flanquement	
Organe cuirassé	
Modernisation spécial	béton

Luzech

Les C

<b>Programme 1900</b>	
<b>Dates de restructuration</b>	
<b>Tourelles</b>	
<b>Casemate de Bourges</b>	
<b>Observatoire</b>	
<b>Garnison</b>	
<b>Programme complémentaire 1908</b>	

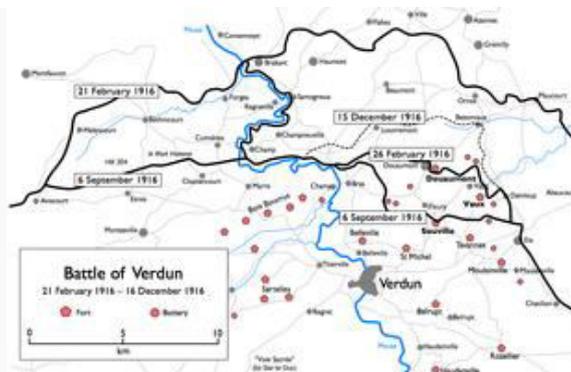
Le **fort de Douaumont** est un fort Séré de Rivières situé sur la commune de Douaumont, près de Verdun.

### Histoire

Après la guerre de 1870 qui a vu la perte de l'Alsace et de la Moselle, un plan de défense de la frontière est établi par le général Raymond Adolphe Séré de Rivières qui fait construire 38 forts et ouvrages sur un périmètre de 40 kilomètres autour de la ville de Verdun.

Parmi eux, le fort de Douaumont est l'ouvrage le plus grand, mais non le plus puissant comme l'affirment certaines cartes postales de propagande. Sa construction commence dès 1885 et se termine fin 1913. Il devient par sa place dans le dispositif, un fort important de la région verdunoise en 1914.

Au début de la Première Guerre mondiale, l'état-major français ne croit plus aux fortifications fixes car il pense que seule l'offensive peut procurer la victoire. La destruction des forts franco-belges de la Meuse en 1914 par les mortiers géants allemands et les habiles manœuvres de désinformation renforcent cette idée et le 5 août 1915 est signé un décret autorisant le retrait des garnisons, de l'armement, des munitions et des vivres des forts. Pire encore : des travaux de minage en vue de faire sauter les ouvrages sont entrepris, et des charges de démolition sont posées.



**Carte du champ de bataille**

Le 25 février 1916, les Allemands attaquèrent en direction du Fort de Douaumont dans le but de porter leurs lignes à environ 600 mètres du fort. Étonnés par le calme régnant dans la région du fort et poussant en avant, ils réussirent à descendre dans le fossé et à rentrer dans les galeries. Les 57 soldats qui occupaient le fort furent faits prisonniers. La perte du fort, important point d'appui, observatoire et abri de premier ordre entraînait pour la défense des conséquences matérielles et morales considérables. Les Allemands organisent tout de suite la défense du fort de Douaumont. Dans la soirée du 25 février, ils sont 19 officiers et 79 sous-officiers et hommes de troupes de cinq compagnies différentes à occuper Douaumont. Le fort devient le pivot de la défense allemande sur la rive droite de la Meuse (près du fort de Vaux).



Par historicaire 11:41, 15 October 2006 (UTC) — Travail personnel, CC BY-SA 3.0,

### Vue générale du fort de Douaumont



Le 8 mai 1916, la vie du fort, alors occupé par les Allemands, fut troublée par un événement imprévu. La veille, les bombardements avaient été très violents. L'ouvrage avait reçu les blessés, un bataillon au repos et de nombreuses troupes se trouvaient dans le fort. À 6 heures du matin, une violente explosion, celle d'un dépôt de grenades, mit le feu à un dépôt de lance-flammes. Cette explosion est due à une erreur humaine. Les pertes furent lourdes, les Allemands commencèrent à enterrer les morts mais comme on en retrouvait toujours, le commandement les fit placer dans deux casemates qui furent murées. Des 800 à 900 soldats qui périrent, 679 sont enterrés derrière cette croix : c'est le cimetière allemand du fort.

Le 24 octobre 1916, le fort fut repris, par le régiment d'infanterie coloniale du Maroc (RICM) renforcé de tirailleurs sénégalais et somalis, le 4<sup>e</sup> régiment mixte de zouaves et tirailleurs (4<sup>e</sup> RMZT) et le 321<sup>e</sup> régiment d'infanterie (321<sup>e</sup> RI), unités de la 38<sup>e</sup> division d'infanterie. La compagnie du génie 19/2 était intégrée depuis 1914 à la 38<sup>e</sup> DI. Il convient de remarquer que deux sapeurs de cette compagnie, Jean YGON et Paul DUMONT, se sont particulièrement distingués le 24 octobre 1916 : alors qu'YGON, aidé d'un autre sapeur, parvient à capturer vingt soldats allemands, deux mitrailleuses et trois canons, DUMONT, qui a pris le commandement de quatre soldats coloniaux, est le premier soldat français à pénétrer dans le fort. A son tour, il y capture quatre officiers et vingt-quatre soldats allemands. Le 4 décembre 1916, ils se voient attribuer tous les deux la Légion d'Honneur, dont ils seront les deux seuls militaires du rang récipiendaires à l'occasion de la reprise du fort. Paul DUMONT sera parrain de la 273<sup>e</sup> promotion de l'École Nationale des Sous-Officiers d'Active.

Le 14 décembre 1916, un obus allemand de 420 mm tombe dans une casemate et tue 21 soldats. On put en sortir quatorze pour les enterrer à l'extérieur, les sept autres, dont les noms sont inscrits sur une plaque, furent déshabillés et reposent encore derrière ce mur épais qui mure maintenant la casemate.

Douaumont coûta, d'après le général Pétain, 100 000 morts à la France, et aura été pris et repris sans combat.

Le fort fut également utilisé au début de la Seconde Guerre mondiale en 1940<sup>1</sup>.

## Homages

### Plaques commémoratives du fort de Douaumont

« Le 24 octobre 1916, alors que le R.I.C.M. prenait pied sur le Fort de Douaumont, le 321<sup>e</sup> R.I à sa droite, atteignait la face est de l'ouvrage et le 4<sup>e</sup> régiment mixte de zouaves et tirailleurs, à sa gauche, pénétrait dans le fossé ouest. Ces trois régiments, ensemble à la peine, partagent maintenant l'honneur de voir inscrit sur leurs drapeaux le nom glorieux : VERDUN-DOUAUMONT. »

— 1<sup>re</sup> plaque commémorative

« Le 24 octobre 1916, le Régiment d'Infanterie Coloniale du Maroc renforcé du 43<sup>e</sup> Bataillon Sénégalais et de deux compagnies de Somalis a enlevé, d'un admirable élan, les premières tranchées allemandes, a progressé ensuite sous l'énergique commandement du lieutenant colonel Régnier, brisant les résistances successives de l'ennemi sur une profondeur de deux kilomètres - a inscrit une page glorieuse à son histoire en s'emparant dans un assaut irrésistible du Fort de Douaumont et en conservant sa conquête malgré les contre-attaques répétées de l'ennemi. »

— 2<sup>e</sup> plaque commémorative

« Le 24 octobre 1916, la 38<sup>e</sup> division d'infanterie a eu la gloire et le mérite de reprendre à l'ennemi le Fort de Douaumont. Le RICM, le 4<sup>e</sup> régiment mixte de zouaves et tirailleurs, le 4<sup>e</sup> régiment de zouaves, le 8<sup>e</sup> régiment de tirailleurs tunisiens et le 32<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne formant la 38<sup>ème</sup> DI. Les 133<sup>ème</sup> et 74<sup>ème</sup> DI ont glorieusement participé aux combats, notamment les 11<sup>ème</sup> et 321<sup>ème</sup> régiment d'infanterie. »

— 3<sup>e</sup> plaque commémorative

#### **Citations obtenues par les différentes unités**

« Le 24 octobre 1916, renforcé du 43<sup>e</sup> bataillon sénégalais et de deux compagnies de Somalis, a enlevé d'un admirable élan les premières tranchées allemandes ; a progressé ensuite sous l'énergique commandement du colonel Régnier, brisant successivement la résistance de l'ennemi sur une profondeur de deux kilomètres. A inscrit une page glorieuse à son histoire en s'emparant d'un élan irrésistible du fort de Douaumont, et conservant sa conquête malgré les contre-attaques répétées de l'ennemi. »

— Décret du 13 novembre 1916 avec attribution de la Légion d'honneur au drapeau du RICM<sup>2,3</sup>

« Le 24 octobre 1916, sous l'énergique commandement du lieutenant-colonel Vernois, a enlevé d'un élan admirable les premières tranchées allemandes, puis, successivement, l'ouvrage de la ferme de Thiaumont. A inscrit une page glorieuse à son histoire en s'emparant, dans un irrésistible assaut, du village de Douaumont. »

— Citation à l'ordre de l'armée du 4<sup>e</sup> régiment mixte de zouaves et tirailleurs. Ordre général de la 2<sup>e</sup> armée en date du 13 novembre 1916

« A fourni, pendant une période de vingt jours, de gros efforts pour préparer une attaque dans un secteur particulièrement bombardé. A pris part à cette attaque, suivant les troupes qui s'emparaient qui s'emparaient, dans un élan irrésistible, du fort de Douaumont, a pris part avec la même bravoure à la prise de cet ouvrage, nettoyé et organisé la position, permettant ainsi de conserver une brillante conquête. »

— Citation à l'ordre de l'armée de la 2<sup>e</sup> compagnie du 19<sup>e</sup> bataillon du génie. Ordre général n°498 de la 2<sup>e</sup> armée en date du 13 novembre 1916

#### **Remerciements officiers supérieurs**

« Officiers, sous-officiers et soldats du groupement Mangin, en quatre heures, dans un assaut magnifique vous avez enlevé d'un seul coup, à notre puissant ennemi, tout le terrain, hérissé d'obstacles et de forteresses, du nord-est de Verdun, qu'il avait mis huit mois à vous arracher par lambeaux, au prix d'efforts acharnés et de sacrifices considérables. Vous avez ajouté de nouvelles et éclatantes gloires à celles qui couvrent les drapeaux de Verdun. Au nom de cette armée, je vous remercie. Vous avez bien mérité de la Patrie. »

— Ordre du jour du général Nivelle, le 25 octobre 1916, remerciant les troupes qui ont repris le fort de Douaumont

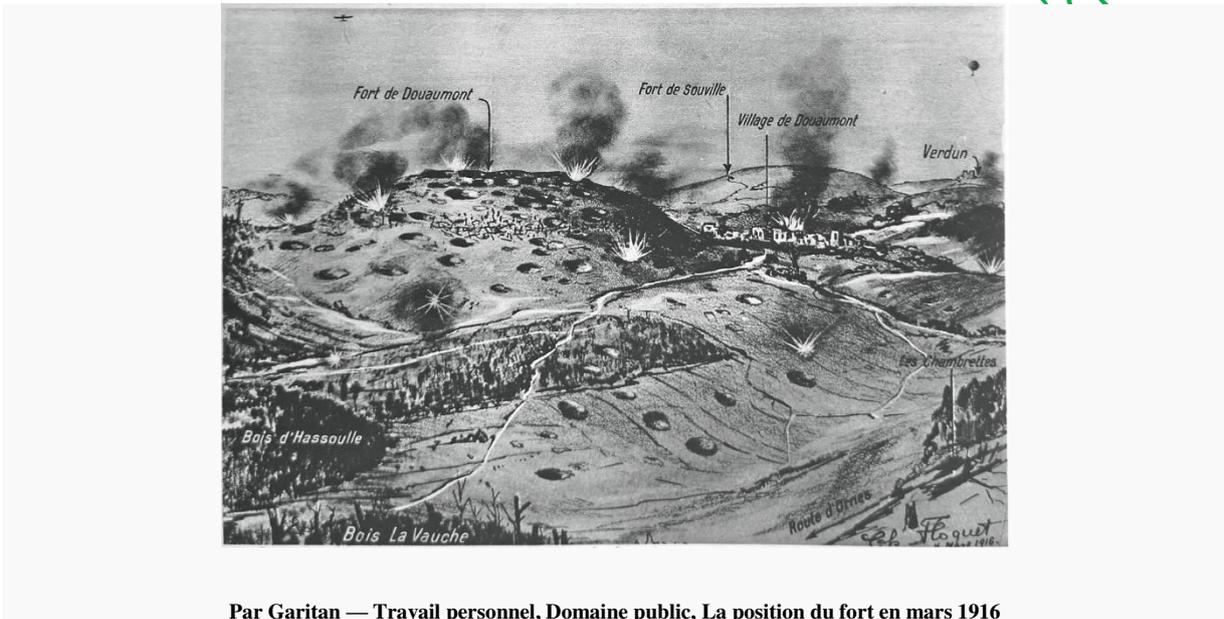
### **Inscriptions de bataille**

Fanion du 43<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais portant l'inscription *Douaumont 1916*

L'inscription de bataille *VERDUN-DOUAUMONT 1916* est attribuée aux drapeaux des unités suivantes :

- Régiment d'infanterie coloniale du Maroc (RICM)
- 4e régiment mixte de zouaves et tirailleurs (4e RMZT), composé de deux bataillons de tirailleurs tunisiens et d'un bataillon de zouaves
- 321e régiment d'infanterie (321e RI)
- 1er bataillon de tirailleurs somalis
- 43e bataillon de tirailleurs sénégalais (43e BTS)

## Description



Par Garitan — Travail personnel, Domaine public, La position du fort en mars 1916

Le fort de Douaumont n'est pas l'ouvrage armé le plus important et le plus puissant de toute la région de Verdun, bien qu'il présente sur une longueur de 400 mètres et plusieurs kilomètres de galeries sur ces deux niveaux inférieurs. Il demeure un des forts les plus vastes de la place de Verdun avec une superficie de trois hectares.

Son artillerie composée d'une tourelle de 155C, une tourelle de 75 et une casemate de flanquement dite « de Bourges » armée de deux canons de 75 sur affûts appropriés, est inférieure aux forts de Vacherauville (deux tourelles de 155, une de 75 et deux casemates de Bourges) et du Rozelier (possédant le même armement que Douaumont mais possédant en plus des canons sur sa périphérie). La carapace de protection du fort de Douaumont est épaisse de plus de six mètres (pierres, sable, béton spécial et terre), mais a, en grande partie, disparu suite aux divers bombardements et au prélèvement du sable pendant l'occupation allemande durant le premier conflit mondial. Le fort permettait de loger 800 hommes environ mais en 1916, il y en eut parfois jusqu'à 3 000, voire 3 500.

Après la reprise du fort par les troupes françaises de nombreux travaux de renforcement et de défense furent entrepris. Par exemple dans le couloir central, il y a des chicanes avec des créneaux pour mitrailleuses et grenades. Dans certaines « niches » se trouvent des échelles grâce auxquelles on accède aux étages inférieurs. Malgré le bombardement, le bruit à l'intérieur du fort restait diffus et sourd, tant que les obus explosaient à l'extérieur et n'arrivaient pas à pénétrer dans les œuvres vives du forts.

## La vie dans le fort

Groupe électrogène allemand



Par historicair 13:01, 22 August 2007 (UTC) — Travail personnel, CC BY-SA 3.0,

Le fort contenait des citernes en béton. Cependant, avec les bombardements, elles furent rendues inutilisables (fissurées par les vibrations) et les ravitaillements en eau étaient particulièrement difficiles, rationnant les occupants à 250 ml d'eau par jour. À cette époque, on utilisait pour l'éclairage des bougies et des lampes à pétrole qui, à cause de la surpopulation et d'inévitables dégradations, n'étaient que peu ou pas utilisées. Les Allemands, remédiant à cet état, avaient mis en service au fort des groupes électrogènes. Au moment de la reprise du fort par les troupes françaises le 24 octobre 1916, ils en avaient amené d'autres plus puissants qui étaient en cours de montage et qui leur auraient permis d'électrifier quasiment tout le fort.

La ventilation était assurée par des ventilateurs à main. Les toilettes existaient à l'intérieur du fort, mais en nombre insuffisant (quatre) et dans un état de saleté repoussante, les Allemands remédièrent à ce problème en installant plus de vingt toilettes à l'extérieur, à l'abri du bombardement, et condamnèrent celles de l'intérieur.

Le fort présente aussi une pièce, aménagée par les troupes allemandes, dans laquelle on désinfectait les uniformes et le personnel avec de la vapeur d'eau chaude.

Le fort servait de lieu de passage et de repos à l'infanterie allant en ligne, le seul endroit où une troupe pouvait se reposer sans danger. La sortie en était difficile, l'artillerie française tenant sous son feu les issues du fort. Aussi pour réduire les pertes à la sortie du fort, les Allemands entreprirent la construction d'une communication souterraine, appelée « Tunnel sud » dans l'axe même du fort. Fin octobre, 60 mètres seulement étaient achevés. Il fut prolongé par les Français après la reprise du fort, à 250 mètres environ au sud du fossé de gorge du fort.



**Repas des officiers dans l'infirmerie.**

Par Garitan — Travail personnel, Domaine public,

### **Armement**

#### **La tourelle Galopin**

Par Brian Hall — Travail personnel, Domaine public,



**Vue de la tourelle de 155**

Le fort renferme la tourelle Galopin. Ces tourelles furent construites de 1907 à 1909. C'est un canon de 155 R, ce qui veut dire 155 raccourci, qui se trouvait en haut sous la coupole, et était orientable à 360°.

Il s'agit d'une tourelle à éclipse qui monte pour tirer et redescend aussitôt. La manœuvre pour monter la tourelle était effectuée par quatre artilleurs à l'aide d'un système de cabestans et des

démultiplications. En tournant, ils faisaient armer un contrepoids de lancement. Au moment de mettre la tourelle en batterie (position haute permettant le tir), le contrepoids déverrouillait à son tour les deux gros balanciers et leurs contrepoids. Ceux-ci, descendaient et faisaient monter la tourelle (le principe d'un tire-bouchon à bras). La coupole montait dépassait le point de tir de quelques millimètres, faisait sortir un coin et redescendait se caler sur celui-ci : elle est prête au tir.

Pour la descendre, il suffit d'effacer le coin et la tourelle redescendait plus bas qu'en position d'éclipse, faisant ressortir un autre coin, remontait de quelques millimètres et se calait dessus. Le système est simple, c'est l'équilibre des deux contrepoids avec le poids de la tourelle. Ainsi on a 37 tonnes de contrepoids et 37 tonnes de tourelle. Les obus utilisés étaient montés depuis l'arrière un par un à l'aide d'une noria (monte-charge fonctionnant sur le principe d'une roue à aube) puis arrivés à l'étage intermédiaire, passés dans une seconde noria jusqu'à la chambre de tir. Un obus de 155 (modèle « lourd » exclusivement utilisé dans les tourelles) pesait 43 kg et le canon lui donnait une portée de 7,2 km. Le tir de ces tourelles était relativement rapide. Il n'y avait aucun inconvénient au moment du tir, les effluves de la combustion de la poudre dus aux tirs étaient chassés à l'extérieur (encore plus quand la culasse était ouverte) et un système de ventilation assurait une bonne ventilation du reste du local.

Le bruit à l'intérieur de la tourelle était tout à fait acceptable, la volée du tube étant à l'extérieur et enchâssée dans une rotule, 80 % du bruit était chassé à l'extérieur. Les tourelles de 155 de ce type étaient même moins bruyantes, pour les servants, que certaines pièces d'artillerie utilisant des canons courts employant la même munition.

Lorsque le fort a capitulé au début de la Seconde Guerre mondiale face aux troupes allemandes, les deux tourelles (155 et 75) furent sabordées. C'est un soldat français nommé Victor Chrétien qui se serait chargé de ce travail pour la tourelle de 155 mm.

\*\*\*\*\*

[wikipedia](#)

## La 7<sup>e</sup> division d'infanterie dans la Grande Guerre

	<b>wikipedia</b>
Pays	 France
Branche	Armée de Terre
Type	Division d'infanterie
Rôle	Infanterie
Guerres	Première Guerre mondiale
Batailles	<b>1914 - Bataille des Ardennes</b> <b>1915 - 1<sup>re</sup> Bataille de Champagne</b>

## 1916 - Bataille de Verdun

La 7<sup>e</sup> division d'infanterie est une division d'infanterie (DI) de l'Armée de terre française qui prit part à la Première Guerre mondiale.

En 1914, son chef était le général de Trentinian.

### Les chefs de la 7<sup>e</sup> DI

- 18 octobre 1873 - 25 février 1878 : général Duplessis
- 16 mars 1878 - 11 février 1879 : général Lefebvre
- 10 juin 1879 - 24 septembre 1885 : général Rolland
- 28 octobre 1885 - 5 janvier 1889 : général Coiffé
- 9 janvier 1889 - 1<sup>er</sup> juillet 1889 : général Tramond
- 19 juillet 1889 : général de Saint-Mars
- 20 septembre 1890 : général de Verdière
- 28 mai 1892 : général de Saint-Mars
- 6 juin 1893 - 3 novembre 1894 : général Saint-Marc
- 12 novembre 1894 : général Jollivet
- 28 octobre 1899 - 19 novembre 1901 : général Niox
- 30 décembre 1901 - 10 novembre 1903 : général Fabre
- 18 mars 1904 : général Percin
- 12 mars 1907 : général Silvestre
- 22 janvier 1909 : général Chapel
- 9 avril 1912 - 18 août 1913 : général Roques
- 9 septembre 1913 - 25 septembre 1914 : général de Trentinian
- 26 septembre 1914 : général Dervaux
- 15 mai 1915 : général Weywada
- 22 octobre 1917 : général Bulot
- 22 mars 1919 - 29 décembre 1923 : général Lebocq

### La Première Guerre mondiale

#### Composition

- 101<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'août 1914 à juin 1915
- 102<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'août 1914 à l'armistice
- 103<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'août 1914 à l'armistice
- 104<sup>e</sup> régiment d'infanterie d'août 1914 à l'armistice
- 315<sup>e</sup> régiment d'Infanterie de juin 1915 à l'armistice

**34<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale d'août 1918 à l'armistice**

**1914**

Mobilisée dans la IV<sup>e</sup> région. **5 – 10 août**

Transport par V.F. dans la région de Verdun.

**10 – 21 août**

Couverture sur l'Othain dans la région de Mangiennes.

**21 – 24 août**

Offensive vers le nord, en direction de Latour.

Engagée, le 22 août, dans la bataille des Ardennes : combats vers Ethe et Ruette.

**24 août – 3 septembre**

Repli sur la Meuse, vers Briulles-sur-Meuse

25 août, combat de Marville.

26 août, arrêt derrière la Meuse, dans la région de Romagne-sous-Montfaucon, puis vers Beauclair

30 - 31 août, combats vers Beauclair et Tailly.

1<sup>er</sup> septembre, reprise du mouvement de repli, par Saint-Juvin et Vienne-le-Château, vers Sainte-Menehould.

**3 – 7 septembre**

Transport par V.F., de Sainte-Menehould, vers Villemomble.

**7 – 13 septembre**

Transport par taxi-autos et par V.F. dans la région de Nanteuil-le-Haudouin.

À partir du 8 septembre, engagée dans la première bataille de la Marne.

8 - 10, Bataille de l'Ourcq : combats vers Bouillancy et vers Silly-le-Long.

À partir du 10, poursuite, par Retheuil et Attichy, jusque dans la région Tracy-le-Val, Carlepont.

**13 – 19 septembre**

Engagée dans la 1<sup>re</sup> bataille de l'Aisne : violents combats vers Puisaleine et vers le bois Saint-Mard.

**19 septembre – 27 décembre**

Retrait du front ; mouvement par Compiègne et Moyenneville, vers Lassigny.

Engagée, à partir du 21 septembre, dans la première bataille de Picardie, vers Lassigny et Champien. Puis stabilisation du front et occupation d'un secteur vers Tilloloy et l'Échelle-Saint-Aurin

4 novembre, attaque sur Andechy.

27 décembre 1914 – 14 janvier 1915

Retrait du front et transport par V.F., de la région de Montdidier, dans celle de Courtisols ; repos.

## 1915

14 janvier – 5 février

Transport par V.F. dans la région de Bazoches ; repos. (Du 27 janvier au 6 février, éléments en secteur vers Paissy) (1).

5 – 18 février

Transport par V.F. de Fismes à Châlons-sur-Marne, stationnement vers Courtisols.

18 février – 21 mars

Mouvement vers le nord.

À partir du 23 février, engagée, par fractions, dans la première bataille de Champagne (aux ordres de la 33<sup>e</sup> D.I.), vers Perthes-lès-Hurlus. Puis, éléments en secteur au nord de Perthes-lès-Hurlus.

21 mars – 30 octobre

Retrait du front, et, à partir du 23 mars, occupation d'un secteur vers la ferme des Wacques et Auberive-sur-Suippe (guerre des mines).

À partir du 29 août, occupation d'un nouveau secteur vers Auberive-sur-Suippe et à l'ouest.

Le 25 septembre, engagée dans la seconde bataille de Champagne : attaques françaises en direction d'Auberive-sur-Suippe.

Du 30 septembre au 4 octobre, en 2<sup>e</sup> ligne.

12 octobre, extension du front, à gauche, jusqu'à la ferme de Moscou.

30 octobre – 7 novembre

Retrait du front et repos vers Possesse.

7 novembre 1915 – 10 avril 1916

Transport par camions vers le front et occupation d'un secteur, dans la région Ville-sur-Tourbe, l'Aisne.

## 1916

10 – 26 avril 1916

Retrait du front ; repos à l'est de Sainte-Menehould.

26 avril – 19 août

Mouvement vers le nord et occupation d'un secteur dans la région de la Main de Massiges, l'Aisne.

28 juin, mouvement de rocade et occupation d'un nouveau secteur vers la Main de Massiges et Maisons de Champagne.

19 – 29 août

Retrait du front ; repos vers Dommartin-sur-Yèvre.

29 août – 25 septembre

Transport par camions et par V.F. dans la région de Verdun.

À partir du 2 septembre (éléments dès le 29 août), engagée dans la bataille de Verdun, dans le bois d'Haudiomont et l'ouvrage de Thiaumont

3 septembre, attaque française sur Thiaumont.

4 septembre, attaque allemande.

6 septembre, attaque française sur Thiaumont.

20 septembre, nouvelle attaque française.

25 septembre – 22 octobre

Retrait du front, transport par camions dans la région de Laheycourt ; regroupement et repos.

**22 octobre – 14 décembre**

**Mouvement vers la région de Verdun.** En seconde ligne pendant la 1<sup>re</sup> bataille offensive de Verdun.

28 octobre, occupation d'un secteur vers le bois d'Haudromont et le village de Douaumont (exclu).

**C'est le 26 novembre 1916, dans les combats de Douaumont, que tombe, MPF, le soldat Gabriel JOUGLA, du 104<sup>o</sup> RI**

14 – 28 décembre

Retrait du front et transport par V.F. dans la région de Saint-Dizier ; repos.

22 décembre, transport par V.F. vers Baccarat ; repos.

### 1917

28 décembre 1916 – 28 mai 1917

Occupation d'un secteur dans la région la Chapelotte, la Vezouze.

28 mai – 23 juin

Retrait du front ; repos vers Rosières-aux-Salines et Saffais.

23 – 29 juin

Transport par V.F. de la région de Bayon, dans celle de Ligny-en-Barrois

le 27, transport par V.F. dans celle de Verdun.

29 juin – 8 août

Occupation d'un secteur vers Louvemont, Vacherauville et Marre, réduit à droite, le 14 juillet, jusque vers la côte du Poivre.

8 – 27 août

Retrait du front ; repos vers Dieue-sur-Meuse.

20 août, éléments engagés dans la deuxième bataille offensive de Verdun : prise de la côte de Talou.

27 août – 5 novembre

Occupation d'un secteur vers Haudiomont et Damloup (éléments détachés aux Éparges jusqu'au 17 septembre).

5 – 26 novembre

Retrait du front et transport par camions vers Tours-sur-Marne ; repos et instruction.

26 novembre 1917 – 1<sup>er</sup> mai 1918

Mouvement vers le front, puis occupation d'un secteur vers le mont Cornillet et la ferme des Marquises.

### 1918

1<sup>er</sup> – 6 mai

Retrait du front et repos vers Vadenay et Bouy.

6 – 21 mai

Transport par V.F. dans la région de Saint-Omer ; repos.

11 mai, transport par V.F. dans celle de Cassel ; repos vers l'Abeel.

21 mai – 2 juillet

Occupation d'un secteur au Scherpenberg et vers la Clytte :

27 mai, attaque ennemie (troisième bataille des Flandres).

2 juin, extension du front à gauche, jusqu'au nord du mont Kemmel.

2 - 9 juillet

Retrait du front (relève par des éléments britanniques) ; regroupement vers Esquelbecq.

À partir du 4 juillet, transport par V.F. dans la région de Sézanne, Fère-Champenoise, Vertus ; puis mouvement par étapes et transport par camions dans celle de Tours-sur-Marne.

9 – 31 juillet

Mouvement vers la montagne de Reims ; en 2<sup>e</sup> ligne vers Écueil.

À partir du 15, mouvement vers Saint-Imoges ; engagée dans la quatrième bataille de Champagne vers Leuvrigny et Festigny-les-Hameaux (combats vers Venteuil et Tincourt) ; puis dans la seconde bataille de la Marne (le 29, prise de Romigny).

31 juillet – 18 août

Retrait du front ; repos vers Orbais-l'Abbaye, Mareuil-le-Port et Troissy.

18 août – 26 septembre

Transport par camions dans la région Vadenay, Cuperly.

À partir du 23 août, occupation d'un secteur vers Prunay et le sud du mont Cornillet.

26 septembre – 20 octobre

Engagée dans la bataille de Champagne et d'Argonne.

5 - 7 octobre, repos dans la région du camp de Châlons puis transport par camions vers la butte de Souain.

8 octobre, attaque vers Saint-Clément-à-Arnes et progression au-delà ; le 12 octobre, franchissement de la Retourne ; le 13 octobre, occupation de Givry et du front Givry, Ambly-Fleury.

20 octobre – 6 novembre

Retrait du front ; repos vers Bouy.

6 – 11 novembre

Mouvement vers la région de Suippes ; à partir du 10, engagée dans la poussée vers la Meuse : poursuite vers la région de Sauville, Vendresse, où la 7<sup>e</sup> D.I. se trouve lors de l'armistice.

### Rattachements

#### Affectation organique : 4<sup>e</sup> CA d'août 1914 à novembre 1918

#### 2<sup>e</sup> armée

21 septembre – 27 décembre 1914

30 octobre 1915 – 4 janvier 1916

29 août – 21 décembre 1916

23 juin – 5 novembre 1917

#### 3<sup>e</sup> armée

2 – 27 août 1914

29 août – 2 septembre 1914

#### 4<sup>e</sup> armée

28 août 1914

28 décembre 1914 – 13 janvier 1915

6 février - 29 octobre 1915

5 janvier – 28 août 1916

6 novembre 1917 – 5 mai 1918

18 août - 20 octobre 1918

4 – 11 novembre 1918

#### 5<sup>e</sup> armée

14 janvier – 5 février 1915

4 – 5 juillet 1918

8 juillet – 17 août 1918

21 octobre – 3 novembre 1918

#### 7<sup>e</sup> armée

7 – 20 septembre 1914

**8<sup>e</sup> armée**

2 janvier – 22 juin 1917

**9<sup>e</sup> armée**

6 – 7 juillet 1918

Groupement MP

2 – 6 septembre 1914

DAL

22 décembre 1916 – 1<sup>er</sup> janvier 1917

DAN

6 mai – 30 juin 1918

GQGA

2 – 3 juillet 1918

\*\*\*\*\*

Les Greniers du Luzech